3e Trimestre 2020

CONTACTS

REVUE FRANÇAISE DE L'ORTHODOXIE

LXXIIe Année • Juillet-Septembre 2020

N° 271

Sommes-nous devant une Église brisée ?
Raymond Rizk

La tunique, le linceul et nos îles
Noël Ruffieux

Retour naïf aux émergences natives de la conciliarité chrétienne
Jean-Claude Polet

Une éducation qui enferme ou qui libère ?
Rares Ionescu

L'avenir des animaux dans une perspective eschatologique d'après l'Hexaéméron de saint Basile le Grand
Eugène A. Khvalkov

« Morale orthodoxe » sur le sexe ou éthique du sexe ?
Aristote Papanikolaou

11 €
Frais de port non inclus

CONTACTS

Tome LXXII • Numéro 271

Sommaire du numéro 271

293 Liminaire

295 Sommes-nous devant une Église brisée ?
Raymond Rizk

311 La tunique, le linceul et nos îles
Noël Ruffieux

322 Retour naïf aux émergences natives de la conciliarité chrétienne
Jean-Claude Polet

328 Une éducation qui enferme ou qui libère ?
Rares Ionescu

346 L'avenir des animaux dans une perspective eschatologique d'après l'Hexaéméron de saint Basile le Grand
Eugène A. Khvalkov

362 « Morale orthodoxe » sur le sexe ou éthique du sexe ?
Aristote Papanikolaou

372 Chronique

379 Bibliographie

Liminaire

Alors que la pandémie de COVID-19 occupe le devant de la scène, la crise ecclésiale que nous subissons au sein de la communion orthodoxe, de manière plus tangible dans les pays dits de « Diaspora », n'en reste pas moins virulente, même si sa persistance dans le temps semble entraîner une sorte de résignation de la part des fidèles. Rien de plus pernicieux pourtant qu'une rupture puisse s'installer dans la durée, comme en témoigne le divorce entre Orient et Occident chrétien dont le scandale perdure depuis près de mille ans. Les trois études qui ouvrent ce volume sont là pour nous réveiller face aux dissensions qui déchirent à l'heure actuelle l'Église orthodoxe.

Le théologien libanais Raymond Rizk, dont la voix résonne depuis une terre lourdement éprouvée, proclame l'urgence de revenir à une vision saine des relations entre clergé et laïcs, entre Églises locales, relations de service qui doivent être fondées sur une quête commune du Christ et non sur des considérations politiques ou des prétentions de pouvoir.

La réflexion de Noël Ruffieux va dans le même sens lorsqu'il développe avec poésie l'insularité de nos Église qui ne savent plus faire archipel, alors même qu'elles se nourrissent du terreau commun de la Tradition ecclésiale. Ouvrant des perspectives pour dépasser ces fractures, Jean-Claude Polet médite sur la façon de vivre aujourd'hui la conciliarité ecclésiale, d'une manière concrète qui soit ancrée dans la réalité de nos paroisses et de notre monde contemporain.

Les études suivantes interrogent chacune à leur manière cette actualité de la foi. Le pédopsychiatre Rares Ionascu pose les jalons d'une éducation qui permette l'éclosion d'une foi libre et dont l'objectif est d'accompagner l'enfant dans son devenir de personne sous le regard de Dieu.

C'est aussi dans une volonté de dialogue affirmé avec le monde contemporain que se situe l'étude fouillée d'Eugène Khvalkov sur

la place des animaux dans le plan du salut. L'universitaire russe développe la vision de saint Basile le Grand sur la question en montrant sa cohérence avec les connaissances scientifiques actuelles sur l'apparition de la vie et la spécificité animale.

Enfin la réflexion du théologien américain Aristote Papanikolaou utilise également la pensée patristique, en particulier saint Maxime le Confesseur, pour s'attaquer à une question délicate et actuelle à plus d'un titre : la place de la relation sexuelle entre deux personnes qui ont choisi d'avancer ensemble sur le chemin de la déification. Il brosse ainsi une éthique de la sexualité fondée sur la nature même de l'humain, une nature dynamique qui se caractérise avant tout par sa finalité d'union à Dieu. Éducation, science, sexualité, autant de domaines dans lesquels l'Église, plutôt que de se morceler en mesquines querelles, est appelée à remplir sa vraie mission : proclamer la joie du Royaume à nos contemporains en quête de sens.

Contacts

Sommes-nous devant une Église brisée ?

Raymond Rizk

Ceci est un cri de détresse qui ferait sombrer loin de toute espérance si la grâce de Dieu ne suffisait et sa « puissance ne se déployait dans la faiblesse » (2 Co 12,9). La détresse vient des divisions actuelles de notre Église orthodoxe, dans le fait de voir combien elle se démarque, dans son vécu, de l'image qu'elle se plaît à montrer d'elle-même comme étant l'Église des origines. Je ferai d'abord un survol rapide des caractéristiques des communautés primitives, en particulier des liens fraternels entre leurs membres et la place de leurs évêques, avant de parler des dérives, anciennes et modernes, pour enfin aborder les problèmes qui déchirent maintenant notre Église et les perspectives d'avenir.

Les communautés primitives

En plus du nom de « chrétiens » qui a été donné par les Romains aux disciples en signe de dérision (*christianoi* = disciples de Christos), les noms les plus utilisés dans le Nouveau Testament et la littérature subséquente sont ceux de « saints » et de « frères ». Et la communauté de ces saints et frères a été vite qualifiée de « fraternité ». Membres égaux du Corps du Christ, ils participent tous à son édification et au bien commun, selon les charismes que leur donne l'Esprit.

Les épîtres de Paul distinguent parmi eux ceux qu'il appelle « épiscopes » (intendants ou gardiens) et « presbytres » (vieux ou anciens) qu'ils chargent avec les « diacres » (serviteurs) de prendre soin des communautés fondées par les Apôtres. Les traductions actuelles du Nouveau Testament utilisent les mots *évêque* pour *épiscope* et *prêtre* pour *presbytre*, influencées par la situation actuelle de l'Église. En fait, il n'y a pas de prêtres dans le Nouveau Testament – qui n'utilise ce mot qu'appliqué aux prêtres juifs, généralement au pluriel, et au singulier seulement au Seigneur Jésus, « grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech » (Hb 6,19). Par ailleurs, les expressions « sacerdoce royal », « royaume de prêtres » et « royauté de prêtres » sont appliquées à l'ensemble de la communauté des frères (1 P 2,9 ; Ap 1,6 et 5,10).

Les communautés apostoliques se réunissaient donc autour d'un épiscope (ou d'un presbytre) qui présidait l'Eucharistie que tous les fidèles concélébraient de par leur sacerdoce royal. Le mot *presbytre*, le plus souvent utilisé au pluriel, laisse supposer l'existence d'un conseil des anciens qui dirigent conjointement une communauté, ou aident l'épiscope.

L'Apôtre Paul dit des épiscopes qu'ils sont des « intendants pour paître l'Église de Dieu » (Ac 20,28). Il recommande à l'épiscope d'être « irréprochable, […] sobre, pondéré, courtois, hospitalier, apte à l'enseignement, ni buveur ni batailleur, mais bienveillant, ennemi des chicanes, détaché de l'argent […] » (1 Tim 3, 2-4). Il doit veiller à l'unité du peuple de Dieu, détecter les charismes des enfants de Dieu et leur rappeler, à temps et contretemps, qu'ils ont « reçu l'onction venu de l'Esprit » (1 Jn 2,20) lors de leur baptême.

Quant aux fidèles, « élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés », ils doivent, s'ils veulent vraiment devenir chrétiens, « avoir de la considération pour ceux qui se donnent de la peine au milieu d'eux, qui sont à (leur) tête dans le Seigneur » (1 Th 5,12). Ils doivent se supporter les uns les autres, se pardonner mutuellement et par-dessus tout acquérir « la charité en laquelle se noue la perfection » (Col 3,14).

Personne n'est chrétien tout seul, mais en communauté

Le chrétien fait partie intrinsèque d'une communauté. Il n'existe pas s'il rompt sa communion avec elle. Il se réalise dans la rencontre de l'autre, du tout autre, au sein de sa communauté et en dehors d'elle. Son amour des autres le fait rencontrer Dieu, car « si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour s'accomplit en nous » (1 Jn 4,12). Mgr Kallistos Ware a affirmé, lors de la réunion mondiale des théologiens orthodoxes de Iassi en janvier 2019 : « Dans l'Église nous disons souvent "les uns les autres" car j'ai besoin de toi pour être. » C'est pourquoi l'Église n'utilise que très peu le « moi », le remplaçant volontiers par le « nous », comme l'ont fait les Apôtres lors du « Concile de Jérusalem » (Ac 15, 23, 25 et 28), et comme nous le faisons dans nos prières (« Seigneur aie pitié de nous »), et lors de l'épiclèse eucharistique (« Nous t'offrons ce culte spirituel […] et nous t'invoquons, nous te prions et nous te supplions… »). Les fidèles confirment leur participation au « sacrifice de louange » en tant que coliturges par un « oui » que saint Basile le Grand qualifiait de retentissant, « tel un coup de tonnerre ».

L'Eucharistie

L'Eucharistie, où le peuple de Dieu, réuni autour de son évêque (ou du prêtre qui le représente) et recevant de leurs mains les Saints Dons, réalise par excellence le mystère de l'unité de l'Église. Il n'y a pas d'unité réelle entre les chrétiens autre que celle de la présence en chacun d'eux du Christ, qui les transforme en frères véritables, car « Il a daigné devenir frère »[1] et faire d'eux son Église. Dans cette perspective, l'évêque est en réalité le frère aîné, le « premier entre des égaux » dans la famille des frères du Seigneur.

Cette réalité eucharistique n'est malheureusement pas toujours reflétée dans le vécu de nos communautés ecclésiales, où prévaut souvent un cléricalisme divisant la fraternité en clercs et laïcs, où l'on parle de plus en plus de droits, quand leur seul droit est de s'aimer

les uns les autres et de servir. On parle d'autorité et d'obéissance, de primauté, de minorité et de majorité au sein d'une communauté qui ne trouve sa signification véritable que dans une fraternité condamnée à s'entendre et à mettre tout en commun.

> Nous savons que si l'un de nous tombe, il tombe seul ; mais nul ne se sauve seul. Celui qui se sauve, se sauve dans l'Église, en tant que membre de l'Église et en union avec tous ses autres membres. Si quelqu'un croit, c'est dans la communion de la foi ; s'il aime, c'est dans la communion de l'amour ; s'il prie, c'est dans la communion de la prière.[2]

L'évêque : les débuts et dérives

Paul, tout en listant les qualités et la responsabilité de l'évêque, était conscient que cette responsabilité serait plus tard entachée. S'adressant aux évêques, il dit :

> Prenez garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église du Seigneur, qu'Il s'est acquise par son propre sang. Je sais qu'il s'introduira parmi vous, après mon départ, des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau, et qu'il s'élèvera du milieu de vous des hommes qui enseigneront des choses pernicieuses, pour entraîner les disciples après eux (Ac 20, 28-32).

Cette prophétie s'est amplement réalisée dans l'histoire du christianisme, non seulement par les évêques adoptant les hérésies, mais par ceux qui sont nominalement orthodoxes, mais considèrent qu'ils sont au-dessus de leur communauté, exercent envers elle un autoritarisme de ce monde et décident de son destin unilatéralement sans consultation aucune du peuple de Dieu.

Alexis Khomiakov (1804-1860) écrivait avec raison que « l'Église n'est pas autorité, comme Dieu et le Christ ne sont pas autorité, car l'autorité est pour nous chose extérieure. Nous devons la remplacer par la Vérité »[3]. Selon lui, il n'y a pas dans l'Église un mélange d'autorité et de liberté comme il en existe dans le monde. Il n'y a pas aussi de liberté limitée par l'autorité, ni d'autorité que limite la liberté. Dans l'Église, il y a communion dans l'unanimité. Toute

autorité est au service de l'amour en vue de l'unité. Autrement, elle se transforme en autoritarisme. Et toute obéissance dans l'Église est obéissance au Christ et à tous ses frères, y compris l'évêque, dans la mesure où ils sont fidèles à la vérité du Christ et à son amour et respectent la liberté des enfants de Dieu et leurs charismes. Cette obéissance est toujours réciproque : je t'obéis parce que tu m'aimes et tu es prêt à m'obéir dans le Seigneur. Il n'y a donc ni autorité ni obéissance dans l'Église en dehors d'un climat de liberté, de dialogue permanent, d'écoute attentive et d'attention aimante. Nos Pères nous enseignent que le but de toute autorité et de toute obéissance est de mener à la sainteté, sainteté de celui qui exerce l'autorité et sainteté de celui qui obéit. Plus faiblit la sainteté, plus l'autorité se change en autoritarisme et l'obéissance en asservissement, et « le sel s'affadit ».

Tous les documents ecclésiastiques des premiers siècles[4] décrivent l'assemblée des premiers chrétiens comme une réunion de famille, où l'un préside mais où tous sont égaux. Il semble que la situation ait grandement changé après les premières persécutions. On constate alors une plus grande concentration des églises autour de l'évêque qui a l'avantage de mieux préserver la foi, mais le désavantage de causer « une certaine hypertrophie du hiérarchisme sacramentel et une rupture de l'équilibre ecclésial »[5]. C'est de là qu'insensiblement – non sur le plan de la vision théologique, mais dans le vécu – les dichotomies se dessinent et des conceptions de l'Église plus centrées sur la hiérarchie et empreintes de juridisme commencent à prendre corps.

Ce mouvement s'accentue quand l'Église, devenue impériale, est amenée à divers compromis. Les deux textes suivants montrent d'une façon probante le changement du statut de l'évêque dans la conscience qu'il a de lui-même et de l'image que les fidèles ont de lui.

On lit dans une clause du chapitre 12 de la Didascalie :

> S'il vient un pauvre ou une pauvresse, ou d'une autre paroisse, et surtout s'ils sont avancés en âge et qu'il n'y ait pas de place pour eux, fais-leur place de tout ton cœur, *ô évêque*, quand même tu devrais t'asseoir à terre, afin que tu ne fasses pas acception de personnes devant les hommes, mais que ton ministère soit acceptable devant Dieu.[6]

La clause équivalente des Constitutions apostoliques, compilées en l'an 380, donc après la « christianisation » de l'Empire, est modifiée comme suit :

> Entre-t-il un pauvre de basse condition ou un étranger, qu'il soit vieux ou jeune et qu'il n'y ait pas de place, le *diacre* de tout son cœur procurera une place, pour qu'il n'y ait pas chez lui de partialité humaine et pour que son service plaise à Dieu.[7]

Les deux textes sont pratiquement identiques sauf que l'évêque a été remplacé par le diacre. Est-ce une coïncidence ? Ou la preuve d'une profonde transformation ? On peut estimer que l'évêque, qui s'est habitué à fréquenter l'empereur et les puissants, n'est plus considéré comme le frère aîné, le premier entre des égaux qui doit être l'exemple à imiter dans le service des démunis ! Il est devenu celui qu'on appelle « monseigneur », bien que Jésus Lui-même ait demandé de n'appliquer ce titre à personne « car vous n'avez qu'un Seigneur, et vous êtes des frères » (Mt 23,8).

D'autres documents[8] montrent qu'à partir de la moitié du IIIe siècle, les évêques ont accaparé les rôles que remplissaient auparavant les prophètes, les didascales, les lecteurs et autres diaconies, et en délèguent certains aux prêtres (qui ont remplacé les anciens et presbytres) et aux diacres qui dépendaient directement d'eux. Comme le disent les Constitutions apostoliques, s'adressant aux évêques :

> Pour les laïcs qui sont avec vous, vous êtes prophètes, chefs, dirigeants et rois, médiateurs entre Dieu et ses fidèles, dépositaires et hérauts de la Parole, experts pour les Écritures, porte-parole de Dieu et témoins de sa volonté.[9]

L'évêque « est après Dieu votre dieu terrestre à qui vous devez rendre honneur […] en tant qu'il est revêtu de la dignité divine »[10]. Les charismes furent ainsi concentrés entre les mains des clercs qu'on compara aux « prêtres lévites »[11] de l'Ancien Testament.

Une autre recommandation des Constitutions apostoliques, faite aux évêques, qui ne semble pas avoir toujours été mise en pratique, vu les nombreuses disputes entre évêques tout le long de l'Histoire, est celle-ci : « Soyez d'accord avec les autres dans l'union des

sentiments et l'amour fraternel […] pour qu'il n'y ait pas de schisme chez vous. »[12]

Quant aux laïcs, bien qu'appelés dans les Constitutions apostoliques, comme jadis, « Église élue de Dieu, […] sainte et sacrée, inscrite dans le ciel, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple acquis, la fiancée parée pour le Seigneur Dieu »[13] , ils n'ont plus qu'à obéir. Il leur est demandé de « ne rien faire sans l'évêque »[14] et de subvenir à « sa subsistance et celle de ses clercs »[15].

Il est évident que le sel s'est affadi à partir de la deuxième moitié du IIIe siècle et que l'Église « impériale » ne fut plus ce qu'elle était avant. Elle n'était pas de ce monde, et elle s'est enlisée dans les habitudes du monde. Ce glissement s'est accompagné généralement d'un glissement de la conscience que la communauté avait d'elle-même comme « nation sainte et peuple acquis ».

Les Pères anciens

Nombre de saints évêques, de moines et de laïcs se sont élevés contre cet état de choses au cours des siècles, rappelant les exigences des communautés apostoliques et appelant à les incarner non seulement dans le dire mais surtout le vécu. Nous considérons ceux-là comme nos Saints Pères et les orthodoxes sont souvent enclins à répéter sans cesse ce qu'ils ont dit, sans faire l'effort de le mettre en pratique et de leur ressembler !

Parmi eux, nous nous contenterons de mentionner deux grands évêques d'Orient et d'Occident.

Saint Basile le Grand qui a lutté sa vie durant contre les schismes causés par des évêques dissidents, dit dans une de ses lettres à un évêque :

> Il est préférable que nous disparaissions et que les Églises vivent dans une mutuelle concorde, plutôt que de voir nos puériles et mesquines querelles causer un si grand mal aux peuples de Dieu.[16]

Quant à Augustin, évêque d'Hippone, il s'adresse à ses fidèles en leur disant :

> Si ce que je suis pour vous m'épouvante, ce que je suis avec vous me rassure. Pour vous, en effet, je suis l'évêque, avec vous je suis un chrétien. Évêque, c'est le titre d'une charge qu'on assume ; chrétien, c'est le nom de la grâce qu'on reçoit.[17]

Pour lui, l'évêque est évêque *pour* les autres, mais il est chrétien *avec* les autres :

> Nous sommes vos pasteurs, mais nous sommes avec vous les brebis du Pasteur. […] Nous sommes pour vous comme des maîtres, mais sous le Maître, nous sommes avec vous des disciples de son école.[18]

De nombreuses autres voix ont continué à se faire entendre dans l'histoire de l'Église, se dressant contre les tentations d'enlisement dans le monde, d'autosatisfaction et de triomphalisme, et rappelant à l'Église la nécessité de toujours se reconvertir.

Les Pères contemporains

Je me rappelle combien nous avons été scandalisés dans les années 1970 à la lecture d'une des résolutions de la Commission panorthodoxe préconciliaire sur la question d'une plus grande « participation des laïcs à la vie liturgique et à toute la vie de l'Église ». On y lisait que cette question était « clairement résolue dans la doctrine dogmatique et canonique », qu'« elle ne préoccupe pas particulièrement l'Église orthodoxe, n'est pas actuellement une question brûlante et ne constitue donc pas un problème pour elle »[19] ! Et quelle ne fut pas notre émotion d'entendre, une dizaine d'années plus tard, le métropolite Méliton de Chalcédoine dire, dans une homélie prononcée lors de la Liturgie de clôture de la deuxième Conférence panorthodoxe préconciliaire, en 1982 :

> Nous avons fait l'importante découverte que vous (les laïcs) vous existez […] non pas dans le sens d'un petit nombre de personnes pieuses, […] mais que vous êtes la plénitude de l'Église dans le plein sens du terme […] et qu'il faut vous demander pardon […] et entamer un dialogue avec vous ; non pas un dialogue général et abstrait, mais un dialogue de pasteur avec son troupeau, dans chaque lieu, c'est-à-dire dans chaque paroisse, dans chaque village,

> dans chaque Église autocéphale […] depuis les racines jusqu'au sommet.[20]

Quant au patriarche Daniel de Roumanie, il écrivait (quand il était encore Daniel Ciobotea) :

> Il faut que les structures ecclésiales soient seulement des structures de communion et de service. Leur principal but n'est pas d'établir une institution dans le sens juridique du terme, ou même une unité de type institutionnel, mais de créer une harmonie dans l'amour fraternel, et donc une unité communionnelle basée sur un don de soi réciproque, tel le don des hypostases de la Trinité.[21]

Et il ajoute, en ce qui concerne le problème de l'obéissance dans l'Église :

> Nous devons veiller à demeurer dans l'obéissance, à condition de lui redonner un sens ecclésial, car il semble qu'il y ait une dérive dans le sens qu'on lui donne d'habitude. Le but de l'obéissance dans l'Église n'est jamais de préserver un système en réduisant l'amour fraternel, ou la personnalité des « petits ». Elle n'est pas aussi dans le fait d'élever celui qui commande et d'abaisser celui qui obéit, mais de faire que leurs vies deviennent un don de soi à travers un service réciproque qui les libère, et une responsabilité commune qui édifie une Église où rayonne la vie en Christ.[22]

En fait, il s'agit toujours d'une obéissance réciproque, même vis-à-vis de Dieu, selon cet apophtegme d'un Père du désert : « Celui qui obéit à Dieu est obéi par Dieu ». Ou cet autre : « Le premier doit toujours être un exemple et non un législateur. »

La triste réalité

Ces apophtegmes et bien d'autres nous semblent souvent d'un autre monde, quand on regarde notre réalité ecclésiale. Le père Nicolas Afanassieff l'a bien ressenti lorsqu'il écrit :

> L'histoire millénaire de l'Église a fortement modifié la vie ecclésiale, en y créant des formes radicalement différentes des formes primitives, en y implantant des notions que ne contenait pas sa doctrine primitive. […] Actuellement, […] nous devons faire un effort pour nous abstraire des formes de vie dont nous

> avons l'habitude, au point que d'autres formes nous paraissent impossibles.[23]

Il y a certes de nos jours une prise de conscience réelle, de la part de beaucoup de membres du peuple de Dieu, de la nécessité d'un renouveau, et d'un retour à la grande Tradition de l'Église. C'est cette Tradition qui est source de vie, mais elle est souvent obscurcie par des traditions humaines. Ces traditions l'enferment dans un ensemble d'interdits, un langage archaïque sans prise sur le réel, une acribie sans miséricorde et une économie débridée dans l'application des canons, un attachement à la lettre et aux *typika* dits « sacro-saints ». Une fuite du monde ou plutôt un repli arrogant, paternaliste et peureux sur nous-mêmes et sur le passé, sans aucun souci de se reconvertir ou de convertir. Beaucoup se réfugient dans une sorte de tour d'ivoire de la prière qui s'exprime en une excommunication pure et simple de l'autre et du monde moderne. Comme le dit Mgr Georges (Khodr), ceux-là « s'arment des prophéties de l'Apocalypse et en arrivent rapidement à comprendre à leur guise l'exclusivité johannique : "N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde" (1 Jn 11, 15-16), en oubliant que le "monde" dans la pensée johannique est corrélatif à la notion biblique de la chair »[24].

Que dire encore du scandale qu'offrent nos divisions, nos zizanies, nos disputes et nos luttes intestines sur des prérogatives qui n'ont d'autre consistance que de flatter l'égo de ceux qui s'y attachent et leur rappeler des temps « glorieux » ? Réagissant devant ce spectacle honteux, le même Mgr Georges (Khodr) s'étonne que « cette communauté qui mange le Corps du Seigneur se mange elle-même par la haine »[25]. Nos divisions juridictionnelles, où « nous nous sommes enfermés dans des Églises séparées où chacun de nous tient en suspicion son voisin »[26], offrent un contre-témoignage poignant sans aucune volonté de dépasser l'attachement à l'appartenance ethnique qui semble prévaloir sur notre appartenance au Christ. Nous vivons des situations de véritables hérésies, et personne ne semble s'en soucier vraiment. Comment faire pour que le sel ne s'affadisse pas ?

L'Esprit Saint

Seuls, nous n'y arriverons pas. Seul l'Esprit Saint peut empêcher le sel de s'affadir et lui redonner sa saveur primitive. Seul, Il peut vivifier l'Église du Fils, si le « peuple de Dieu » cesse de Le « prendre en otage », selon l'expression du patriarche Ignace IV d'Antioche. Dans son discours inaugural de l'Assemblée générale du Conseil œcuménique des Églises à Uppsala en 1968, il a fait la déclaration suivante :

> Sans l'Esprit Saint, Dieu est loin, le Christ reste dans le passé, l'Évangile est une lettre morte, l'Église une simple organisation, l'autorité une domination, la mission une propagande, le culte une évocation, et l'agir chrétien une morale d'esclave. Mais, en Lui, le cosmos est soulevé et gémit dans l'enfantement du Royaume, le Christ ressuscité est là, l'Évangile est puissance de vie, l'Église signifie la communion trinitaire, l'autorité est un service libérateur, la mission est une Pentecôte, la liturgie est mémorial et anticipation, l'agir humain est déifié[27].

Qu'il nous soit donné de comprendre ces paroles prophétiques, et de vouloir enfin prendre l'Esprit Saint au sérieux !

Le chrétien se réalise en communion avec ses frères dans l'Église du Saint-Esprit. Il le fait dans la paroisse, mais la paroisse ne le limite pas. Il le fait avec d'autres frères au sein d'une éparchie, mais cette éparchie ne le limite guère. Il peut se féliciter d'être membre de telle ou telle Église orthodoxe, mais aucune Église ne doit le limiter et le couper du « souci de toutes les Églises » (2 Co 11,28). Surtout si cette Église se complaît dans son ethnicité et condamne les autres.

Toute paroisse, éparchie ou Église indépendante cesse d'être l'Église du Christ si elle se ferme sur elle-même et ses acquis, et considère qu'elle peut continuer à être Église en ignorant les autres. Rejeter la dynamique de l'un et de la multitude, de l'un dans la multitude, à l'image de la Sainte Trinité, sur le plan de l'Église universelle revient à renier toute appartenance chrétienne.

De nouveau Eucharistie et Concile

L'Eucharistie qui fait l'Église est à la fois locale et universelle. Elle est célébrée en un lieu, mais au nom de l'humanité entière. L'évêque qui la préside est « l'un en qui la multitude devient de Dieu »[28].

C'est là la vraie signification de la catholicité de l'Église. Tout évêque et toute communauté eucharistique sont enracinés localement, mais sont en communion avec les autres communautés eucharistiques et leurs évêques, sur les plans régional et universel. Cette communion se manifeste dans le synode qui réunit tous les évêques d'une région, censés y représenter leurs communautés respectives. Elle se manifeste au plan universel par le Concile œcuménique. Tout synode se doit d'avoir un *prôtos*, « premier parmi des égaux » et nullement « premier sans égaux » selon une hérésie contemporaine.

Hérésies contemporaines

Cette sorte d'hérésie, à côté de beaucoup d'autres qui gangrènent le corps de l'orthodoxie contemporaine, a débouché, vers la fin du XXe siècle (1996) pour la première fois dans son histoire tourmentée, sur une malheureuse rupture de communion eucharistique entre deux Églises orthodoxes autocéphales pour une question juridictionnelle non dogmatique en Estonie. Une fois résolue, une autre douloureuse rupture de communion fut décrétée en 2015 unilatéralement par le Patriarcat d'Antioche envers celui de Jérusalem, également pour une question non dogmatique de frontières ecclésiastiques. Cette rupture fut limitée cependant aux ecclésiastiques, comme si l'on pouvait distinguer, en matière d'Eucharistie, les clercs des fidèles ! Malgré de multiples interventions ecclésiales, cette rupture persiste et le monde orthodoxe semble l'avoir tout simplement oubliée ! Et maintenant, nous sommes confrontés à la grave rupture de communion par le Patriarcat de Moscou envers le Patriarcat de Constantinople, à cause de la

crise ukrainienne. Cette rupture s'est étendue récemment à l'Église de Grèce (ou à certains de ses hiérarques) qui a reconnu l'entité ukrainienne formée par Constantinople.

Il n'est pas dans mon intention de développer ici les causes de ces ruptures et des torts des uns et des autres. Toutes sont un enchevêtrement de discipline religieuse, de conflits sur des prérogatives et de politique. Elles ne font que confirmer encore plus l'enlisement de nos Églises dans le monde. Les États punissent leurs opposants par des boycotts et des sanctions économiques. Chez nous, on les prive de la nourriture céleste, comme si celle-ci nous appartenait !

Il est triste en ce moment d'être orthodoxe. Il est triste de constater que les affaires de l'Église du Christ ne sont pas réglées selon l'esprit du Christ et loin de la charité censée régir ceux qui croient en Lui.

Saint Basile le Grand priait un évêque de « chasser de son âme cette pensée qu'(il) n'a besoin d'être en communion avec personne. Ce n'est pas d'un homme qui marche selon la charité ou qui accomplit la loi du Christ de se retrancher de l'union avec ses frères »[29]. Et il écrit dans une autre de ses lettres à Athanase le Grand :

> Tu auras soin qu'il n'y ait pas des schismes dans les Églises […] de peur que le peuple orthodoxe ne se divise en de multiples parties et ne suive ses chefs dans leurs scissions. Il faut s'efforcer de tout faire passer après la paix […].[30]

Ah ! Si l'on écoutait vraiment nos Pères plutôt que d'utiliser leurs dires comme arguments dans nos polémiques !

Les chefs de certaines de nos Églises prennent-ils au sérieux la « loi du Christ » à laquelle fait référence saint Basile, ou bien considèrent-ils que leurs prérogatives et leurs « domaines » sont bien plus importants ? Sont-ils convaincus que l'Eucharistie fonde leur Église et celle de leurs frères ? Ont-ils conscience qu'ils appartiennent à la même Église ? Pensent-ils au scandale de « ces petits qui croient » causé par leurs agissements ? Réalisent-ils assez la honte que ceux-là ressentent et leur détresse ?

De nouveau le Concile

Tous ces conflits auraient dû être normalement renvoyés à un concile, comme cela se faisait à l'époque byzantine. Mais on n'a plus d'empereur pour le convoquer. Et l'expérience du « concile de Crète » n'a pas été concluante, quoi qu'on en dise. Nous sommes en présence de deux ecclésiologies qui s'affrontent, un évêque rattaché à Constantinople parlant d'une primauté « sans égaux », d'autres insistant sur l'égalité des Églises. Cette rivalité s'éternisera dans le climat de méfiance réciproque prévalant et les intérêts politiques qui s'y imbriquent, et tant que d'autres Églises orthodoxes ne se résolvent pas à intervenir et à « forcer » la convocation d'un concile.

L'Église orthodoxe a vécu autrefois des situations tragiques où les évêques s'étaient démis de leur responsabilité et avaient abandonné leurs ouailles. Une de ces occurrences se passa au XVIe siècle dans des territoires situés majoritairement dans l'Ukraine et la Biélorussie actuelles. L'Église fut sauvée par l'élan de fraternités de moines et de laïcs qui se mobilisèrent pour la défense de l'orthodoxie. Nous prions pour que l'Esprit Saint suscite aujourd'hui des élans similaires chez des évêques, moines, théologiens et jeunes orthodoxes, pour qu'ils n'épousent pas les querelles des uns et des autres, mais qu'ils prient (malgré les interdits) pour les uns et les autres, et créent une prise de conscience parmi les orthodoxes que leur Église est en train de se briser et qu'il faut réagir. En attendant, il nous reste la pénitence et à être « toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en (nous) » (1P 3,16).

Notes

1. Le mot est de saint Augustin, *sermon* 25.

2. A. Khomiakov, *L'Église est une*, IX, cité dans A. Gratieux, *Le mouvement slavophile à la veille de la révolution*, Paris, éd. du Cerf, 1953, p. 235.

3. Cité par B. Zenkovsky, *Histoire de la philosophie russe,* tome 1, éd. NRF, Paris, 1953, p. 211.

4. En particulier la Didachè (début du IIe siècle), la Tradition apostolique (vers 215) et la Didascalie (début du IIIe siècle).

5. S. Boulgakov, *L'Épouse de l'Agneau*, éd. L'Age d'Homme, Lausanne, 1984, p. 214.

6. *La Didascalie,* traduction F. Nau, éd. Lethielleux, Paris, 1902, p. 77.

7. *Constitutions apostoliques*, II, 58.6, éd. du Cerf, Paris, 1992, p. 116-117.

8. Par exemple la pseudo-littérature clémentine.

9. *Constitutions Apostoliques*, II, 25.7.

10. *Ibidem*, II, 26.4.

11. *Ibidem*, II, 25.7.

12. *Ibidem*, II, 44.2.

13. *Ibidem*, II, 26.1.

14. *Ibidem*, II, 27.

15. *Ibidem*, II, 34. 3.

16. Basile de Césarée, *Lettre* 204, 7, éd. Y. Courtonne, Les Belles Lettres, Paris, 1961, t. II, p. 180.

17. Augustin d'Hippone, *Sermon* 340, cite dans J. Rigal, *Découvrir les ministères*, éd. DDB, Paris, 2001, p. 73.

18. Id., *Commentaire du psaume* 126, éd. Rigal, *ibid.*, p. 74.

19. Cité dans *Episkepsis*, dernier n° de l'année 1971.

20. Cité dans Supplément 71-A du *SOP*, 1982.

21. D. Ciobotea, « L'Église mystère de communion et de liberté dans un monde de péché et de limitation », *SOP* n° 103, 1985, p. 18.

22. *Ibidem*, p. 21.

23. N. Afanassieff, *L'Église du Saint-Esprit*, éd. du Cerf, Paris, 1975, p. 347.

24. G. Khodr, « Église et Monde », *Le Messager orthodoxe*, 48, 1969, p. 16.

25. G. Khodr, *Le paradoxe de l'Église*, texte ronéotypé, 1974.

26. Basile de Césarée, *Lettre* 191, éd. Courtonne, *op. cit.*, t. II, p. 145.

27. Ignace (Hazim), Métropolite de Lattakieh, « Voici que je fais toutes choses nouvelles », *Le Messager orthodoxe*, 42-43, 1968.

28. J. Zizioulas, *L'être ecclésial*, éd. Labor et Fides, Genève, 1981, p. 120.

29. Basile de Césarée, *Lettre* 65, éd. Courtonne, *op. cit.*, t. I, p. 156.

30. Id., *Lettre* 69, *ibid.*, t. I, p. 164.

Raymond Rizk, théologien laïc libanais, proche du métropolite du Mont-Liban Mgr Georges Khodr, ancien cadre du Mouvement de jeunesse orthodoxe du Patriarcat d'Antioche, il est l'auteur de plusieurs livres de spiritualité.

La tunique, le linceul et nos îles

Noël Ruffieux

Les artisans d'unité aiment cette image qui éclaire leur route : la « tunique sans couture, tissée tout d'une pièce à partir du haut » évoquée par l'évangéliste Jean (19, 23-24). Au pied de la croix, les soldats se partagèrent les vêtements du Crucifié, selon la loi romaine. Mais la tunique tissée d'un seul tenant, plutôt que de la déchirer, ils la tirèrent au sort. C'était avant la mort de Jésus, la tunique était *une*. Cyprien de Carthage écrit :

> Le Christ portait sur Lui l'unité qui vient d'en haut, du ciel, et donc du Père, absolument indéchirable pour qui la reçoit en possession, et assurée de garder sa solidité une fois pour toutes, sans la moindre altération. Il ne peut revêtir l'habit du Christ celui qui scinde et divise l'Église du Christ. […] Indivise, d'un seul morceau, elle montre, par son intégrité, la concorde qui unit le peuple que nous formons, nous qui avons revêtu le Christ. Par le mystère et le signe de son vêtement, Il a proclamé l'unité de l'Église.

Et peu après il ajoute :

> Qui donc pousserait assez loin la scélératesse, la perfidie ou la fureur de la discorde pour croire qu'on peut scinder l'unité divine et oser déchirer la robe du Seigneur, l'Église du Christ ?[1]

Mais voilà que, comme trop souvent dans l'histoire, les chrétiens détiennent une tunique symbolique, déchirée par leurs mains malhabiles et leurs cœurs étroits, tunique qui leur est confiée pour

qu'ils la raccommodent, la rafistolent de leurs mains toujours malhabiles, et en fassent à nouveau la tunique du Seigneur.

Pierre, qui n'était pas au pied de la croix, n'hérita pas de la tunique sans couture, devenue par le hasard propriété d'un obscur soldat.[2] Au tombeau vide, l'apôtre ne découvrit que des bandelettes et le suaire roulé à part (Jn 20, 6-7). Au matin de la Résurrection, il hérita ainsi du suaire, si du moins il le prit. Comme si, dès le début, l'Église était revêtue non pas de la tunique sans couture, mais du suaire ou du linceul marqué par les plaies, les larmes et le sang du Seigneur.[3]

Le linceul entre nos mains

Mais la tunique a disparu. Reste entre nos mains le linceul du Ressuscité. Devant le tombeau vide et ce linceul bien rangé, nous sommes, comme les Évangiles le disent des premiers témoins : ou bien tremblants, troublés, tétanisés, ne disant rien à personne, car nous avons peur (Mc 16,8). Ou bien « avec crainte et joie », nous l'annonçons (Mt 28,8). Ou enthousiastes comme Marie de Magdala : « J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il m'a dit » (Jn 20,18). Ces contradictions évangéliques disent notre état à nous, aujourd'hui, entre pusillanimité et audace, et nos divisions dans l'annonce du Christ ressuscité.

Le linceul entre nos mains est un signe fort, plus que la tunique sans couture. Il dit aux Églises : « Êtes-vous capables de clamer au monde, ensemble, en même temps, d'une même voix : "Il est ressuscité, Celui qui fut crucifié et descendit aux enfers ! Il vous invite tous et toutes, bons et mauvais, au festin du Royaume." Mais que fait là cet étranger, dans la salle du banquet, sans la tunique de fête ? "Je n'ai que mon linceul, Maître, dit l'intrus. Souviens-toi, j'étais tout près de toi sur la croix. Souviens-toi de moi dans ton Royaume !" »

Chaque fois que nous fêtons Pâques séparés dans de multiples salles du Royaume, chaque fois que nous sommes ici ou là *interdits de table* au banquet eucharistique des autres, chaque fois que nous

nous excluons les uns les autres de la Table de communion, nous ajoutons aux taches du linceul.

Ne rêvons pas ! Dès le début, l'unité de l'Église ne fut pas un trésor acquis à tout jamais qu'il aurait suffi de conserver, voire de rabibocher, mais une communion à créer, entretenir, nourrir, un tissage à remettre sans cesse sur le métier.

L'apôtre Paul le répète à ses destinataires :

> Je vous exhorte à vous conduire d'une manière digne de votre vocation : avec humilité, douceur, patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour ; ayez soin de garder l'unité dans l'Esprit par le lien de la paix. En un seul corps et un seul Esprit, vous avez tous été appelés à une seule espérance, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, au-dessus de tous, par tous et en tous (Éph 4, 2-6).
>
> S'il y a quelque réconfort en Christ, quelque encouragement de l'amour, une communion dans l'Esprit, un élan de tendresse et de compassion, alors comblez ma joie en vivant d'un même accord, ayant un même amour, un même cœur, en recherchant l'unité. Ne faites rien par rivalité ou vaine gloire, mais dans l'humilité estimez les autres supérieurs à vous-mêmes (Phil 2, 1-3).

Le chant de l'unité

Cinquante ans plus tard, alors que, enchaîné, il est conduit à Rome pour être livré aux bêtes, Ignace d'Antioche écrit six lettres aux Églises. On l'y voit obsédé par l'unité à conserver, malgré toutes les errances, unité dont l'évêque est le symbole ou le signe, et le premier artisan lorsqu'il préside à l'Eucharistie. C'est dans l'Eucharistie que se forme la communion, la concorde, la fraternité. S'il y a rupture dans l'Eucharistie, il y a rupture de l'unité. Ignace le dit avec une belle image qui parle à tous ceux qui chantent dans un chœur d'église. N'ont-ils jamais fait l'expérience, un dimanche matin, d'une rupture d'harmonie dans le chœur, parce que quelque chose d'autre s'était brisé parmi les paroissiens ?[4]

> Que chacun de vous, vous deveniez un chœur, afin que, dans l'harmonie de votre accord, prenant le ton de Dieu dans l'unité, vous chantiez d'une seule voix par Jésus-Christ un hymne au Père,

> afin qu'Il vous écoute et qu'Il vous reconnaisse, par vos bonnes œuvres, comme les membres de son Fils. Il est donc utile pour vous d'être dans une inséparable unité, afin de participer toujours à Dieu.[5]

Ignace insiste sur le respect, l'obéissance, la soumission que l'on doit à l'évêque, « le regardant comme le Seigneur lui-même »[6]. « Ayons donc soin de ne pas résister à l'évêque, pour être soumis à Dieu »[7], parce que « là où paraît l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique »[8]. Une telle soumission à l'évêque peut étonner un lecteur moderne qui y voit la source de l'autoritarisme épiscopal.

Or, vingt ans plus tôt déjà, dans ce que l'on considère comme le premier écrit chrétien non apostolique (vers 95-97), la *Lettre de Clément de Rome*, ou *Lettre de l'Église de Rome à l'Église de Corinthe*, exprime déjà une vision hiérarchique où l'on peut discerner le « péché originel » de l'autorité (ou du pouvoir) dans l'Église et de toutes formes de cléricalisme. Parlant de l'ordre à respecter dans le service divin (*leitourgia*), pour que tout convienne à la volonté de Dieu, il précise :

> Au grand-prêtre ont été confiés des fonctions particulières ; aux prêtres sont réservées des places spécifiques et aux lévites incombent des rôles précis. Les laïcs obéissent à une discipline également propre à leur état.[9]

C'est le premier emploi du mot *laïc* dans la littérature chrétienne. Et on ne peut pas dire qu'il soit connoté positivement ! Ce passage reprend étrangement le vocabulaire et la hiérarchie du Temple de Jérusalem, comme si le clergé chrétien n'en était qu'une nouvelle forme. Les titres *grand-prêtre* (*archiereus*) et *prêtre* (*iereus*) sont repris dans nos formulaires liturgiques, tandis que la *diakonia* du *lévite* est assimilée à la fonction du diacre au service du prêtre et de l'autel, selon les usages du Temple.[10]

Aussitôt après vient une mise en garde :

> Que chacun d'entre nous, frères, selon son rang, plaise à Dieu par une conscience droite, sans transgresser la règle (*kanona*) de son ministère (*leitourgia*), en toute dignité.[11]

Le mot *canon* est appelé à un bel avenir ! Et la hiérarchie est mise en place, pour le meilleur et pour le pire, au risque de scinder la communauté ecclésiale. Comment oublier les mots de « Pierre, apôtre de Jésus Christ, aux élus vivant en étrangers dans la dispersion » :

> Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, entrez dans la construction de la Maison habitée par l'Esprit, pour constituer un sacerdoce saint et offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ. […] Vous, vous êtes la race élue, royale, la communauté sacerdotale, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous proclamiez les hauts faits de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, vous qui jadis n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu (1 P 2,5 et 9-10).

Au premier millénaire de « l'Église indivise », les chrétiens se posaient peut-être la même question que nous : « Quand verrons-nous enfin l'Église une ? » Conflits théologiques, rivalités des sièges primatiaux, interférences politiques, tentations du pouvoir chez les chefs d'Église : tel était le terreau humain, trop humain, où devait tomber la bonne semence. Mais le meilleur du peuple de Dieu ne supportait pas ces chamailleries, moins encore l'indifférence qui tourne le dos aux autres. Moins encore la communion ecclésiale rompue qui blesse, une fois encore, le Corps du Christ et déchire sa tunique.

L'histoire des Conciles œcuméniques, du IVe au VIIIe siècle, n'est pas un long fleuve tranquille où les évêques, de leur barque, se seraient contentés de proclamer : « Voyez qu'il est bon d'habiter ensemble comme des frères ! » Chaque fois qu'une crise éclatait, l'impatience de quelques-uns tentait de construire une communion capable de témoigner de « ce qui est cru partout, toujours et par tous ».[12]

« *Super flumina Babylonis*… Au bord des fleuves de Babylone, pleurant au souvenir de Sion, comment élever un chant au Seigneur en terre étrangère ? » chantaient les exilés d'Israël (Ps 137/136). Et nous, disséminés en îles hostiles, tiraillant l'unique tunique, comment pourrions-nous chanter en vérité le chant de notre baptême « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ »

(Ga 3,27) ? « Il ne peut revêtir l'habit du Christ celui qui scinde et divise l'Église du Christ », selon Cyprien de Carthage.

Pendant longtemps, j'ai cru que ce travail d'unité était à mener entre les grandes Églises historiques : catholique romaine, orthodoxe, protestante, anglicane… et entre leurs communautés au ras des pâquerettes. Aujourd'hui, comme beaucoup d'orthodoxes, je découvre que ce travail est une urgence absolue dans l'Église même où je vis depuis quarante ans, là où j'avais trouvé un havre de paix, où, croyais-je, le *sakkos* et le *sticharion* que revêtent évêques et prêtres sont l'image de la tunique du Christ. Mais la tunique a disparu. Et l'*omophore* même, la brebis retrouvée que porte autour de son cou le berger bienveillant, a perdu son sens. Reste la *mitre*, héritage du grand-prêtre du Temple ou de l'empire déchu, symbole d'un pouvoir discrétionnaire. Mon Église est aux soins intensifs, elle manque de Souffle, elle a besoin d'un Respirateur.

Reste le linceul entre nos mains, avec ses plaies, ses taches, les souillures que lui infligent nos divisions juridictionnelles, nos méfiances réciproques, nos silences éloquents, nos rivalités puériles. La confiance est dévorée par le soupçon. Des laïcs eux-mêmes s'y mettent, comme on le voit sur les réseaux sociaux. Pendant longtemps, l'ennemi – disons la cible – était le papisme. Aujourd'hui, la méfiance gangrène le corps de l'Église orthodoxe et vise ces orthodoxes qui ne peuvent exhiber leur AOC (Appellation d'Orthodoxie Contrôlée) parce qu'ils ne sont pas des zélotes. Mais qui contrôle qui ? Qui entend les plaintes des fidèles, qui perçoit leur hébétude ? Et comment pourrait-on encore dire à ces étrangers qui nous viennent des périphéries, en quête d'un lieu où revivre : « Venez et voyez » ? Pourtant le linceul est encore le seul signe de la victoire sur la mort. Et le Ressuscité invite toujours à son festin pascal « les mauvais comme les bons ».

Des îles à l'archipel

Aujourd'hui, la fin de l'âge venant, et l'hésychia du confinement aidant, devenu une « personne à risque », je laisse une autre image,

moins tourmentée, occuper mon esprit. Tournent dans ma tête ces vers du poète anglais John Donne, mort en 1631 :

> Nul n'est une île en soi suffisante.
> Tout homme est une parcelle de continent,
> Une part du tout.
> Si un bout de terre est emporté par la mer,
> Le continent en est amoindri,
> Comme si un promontoire l'était,
> Comme si le manoir de tes amis ou le tien l'était.
> La mort de chaque homme me diminue,
> Car je suis embarqué dans l'humanité.
> Ne demande jamais pour qui sonne le glas :
> Il sonne pour toi.[13]

La petite musique de ces vers, rythmée par le battement de la cloche, revient inlassablement chaque fois qu'est évoquée la situation de l'Église du Christ, de nos Églises, de mon Église.

Îles éparses, les Églises sont à la surface de l'eau des nénuphars épanouis ou flétris, isolés. Tantôt elles se tournent le dos, s'éloignent ou feignent de se rapprocher, dans un lent ballet dont nos yeux peinent à discerner le sens. L'écume des jours ressemble à un jeu de rôles : les *cathos*, les *orthos*, les *protos*, sans oublier les *évangélos*, selon le langage familier des sacristies. À moins que ce ne soient les traditionalistes, les intégristes, les ritualistes, les progressistes. Ou des jeux de miroirs, quand nous croyons percevoir chez l'autre l'image que nous nous en faisons. Ou dans son regard un reflet biaisé de ce que je crois être. Ou des jeux de langage, quand les mots de la tribu dissimulent les réalités. Or, les nénuphars plongent leurs rhizomes, *ce qui est enraciné*, dans une terre commune, quoique invisible. De même, les îles communiquent entre elles, sans qu'on le voie, dans la paix des profondeurs, dans un fond commun, l'Évangile et le baptême dans la foi.

Il est illusoire, aujourd'hui, de réunir les Églises en un continent sans visas, sans limites, sans exclusion. Mais comment ne pas vouloir qu'un archipel les rapproche ? La mondialisation interdit aux Églises le quant-à-soi, l'autarcie. Le risque est le même pour le *dodécanèse* orthodoxe, et l'espoir aussi. Des Églises *autonomes, autosuffisantes,*

autocéphales deviennent des Églises *autologales,* chacune dans son coin parlant d'elle-même, selon ses propres règles, son propre code de valeurs. Réunir « la Parole en archipel » (si l'on peut détourner ce titre de René Char), c'est reconnaître que « nul n'est une île en soi suffisante ». Redécouvrir que ce qui unit en profondeur nos Églises est bien plus important, bien plus vital que les élucubrations canoniques qui les divisent. Paul ne conseille-t-il pas à Timothée, son « enfant bien-aimé », d'« éviter les spéculations vaines et stupides, parce qu'elles engendrent des querelles » (2 Tm 2,23) ? Et dans sa 1re Épître aux Corinthiens (12,31-13,13), il en dit la raison profonde :

> Frères, soyez pleins de zèle pour les dons les plus grands. Eh bien, je vais vous indiquer une voie supérieure à toutes les autres. Si je parlais toutes les langues des hommes, et même celles des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. Si je détiens la prophétie et connais tous les mystères, si j'ai toute la connaissance, si j'ai une foi à déplacer les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. […] L'amour est patient, l'amour est serviable, il ne jalouse pas, il ne se vante pas, il ne se gonfle pas. […] Les prophéties disparaîtront, le don des langues cessera, la connaissance sera abolie : l'amour jamais ne disparaîtra. […] Demeurent aujourd'hui la foi, l'espérance et l'amour ; mais des trois le plus grand, c'est l'amour.

On peut préférer être un insulaire, recroquevillé dans un univers confiné. L'actualité politique, la vie ecclésiale plus encore montrent les limites de cette illusion. Quand on vit en Église, de l'Église, l'insularité est une tentation mortifère. Ce que j'aime dans l'Église – dans *mon* Église quand elle ouvre ses portes – ce que j'y trouve aimable, c'est son hospitalité. Quand elle se souvient des mots de la Lettre aux Hébreux : « Que demeure l'amour fraternel ! N'oubliez pas l'hospitalité : grâce à elle, sans le savoir, quelques-uns ont accueilli des anges » (Hb 13, 1-2). L'auteur fait allusion à Abraham et Sarah qui, sans le savoir, accueillirent sous le chêne de Mambré des messagers du Seigneur, le Seigneur Lui-même (Gn 18, 1-17). J'aime *mon* Église quand elle se souvient qu'elle a fait de l'hospitalité d'Abraham l'icône de la Trinité. Et donc l'icône de l'Église. Quand

elle accepte d'être surprise et éveillée par la venue de l'Inconnu et le vent de l'Esprit.

L'accueil de l'inconnu

Mais la douleur est grande quand, dans *mon* Église, trop d'orthodoxes crient à l'hérésie, au schisme, discréditent ces chrétiens *hétérodoxes* qui ne pensent pas en tout comme eux, qui ne s'organisent pas ou ne prient pas comme eux, qui ne tirent pas de l'humus commun exactement les mêmes éléments nutritifs. Ou – pire encore – ils se divisent en juridictions rivales, entre Églises autocéphales, couronnées d'une tête mitrée, alors que l'Église a pour seule tête le Christ, couronné d'épines. La douleur est grande quand la mitre, l'autorité exacerbée, annihile le sacerdoce commun des baptisés. La douleur est grande quand des Églises font chambre à part, hasardant leur destin, isolées sur des terres incertaines où seule l'aide mutuelle pourrait permettre de progresser.

Rétablir la conciliarité dans l'Église du Christ, c'est choisir la concertation plutôt que l'aventure solitaire. Vivre la synodalité, c'est décider de marcher avec les autres, peut-être plus lentement qu'on ne le ferait seul, mais en se réjouissant que le Ressuscité accompagne les marcheurs, « leur expliquant ce qui est dit de Lui dans les Écritures ». Pouvoir se dire l'un à l'autre, d'une Église à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous lorsqu'Il nous parlait en chemin ? » Quand les deux disciples désorientés ont invité et accueilli dans leur désarroi le voyageur inconnu, alors la *fraction du pain* a révélé en ce compagnon mystérieux la présence du Ressuscité (*Cf.* Lc 24, 24-32).

Que le dialogue entre les chrétiens, entre leurs Églises et à l'intérieur de chaque Église, « confesse la vérité dans l'amour ; ainsi nous grandirons en tout vers notre tête le Christ […] et de Lui le corps tout entier grandira et se construira dans l'amour » (Ép 4, 15-16). Que l'amour préside à tout ! Que l'amitié y mette une touche de tendresse, quand « l'amour fraternel et tendre nous lie, rivalisant d'estime réciproque » (Rm 12,10). Il arrive – Dieu merci ! –

que les grands chefs de grandes Églises nous en donnent le goût. Que les rencontres plus modestes entre croyants de tous les crus en répercutent la saveur. Que d'humbles paroisses, immunisées contre les virus hiérarchiques et juridictionnels, accueillent avec tendresse le tout-venant des invités du Seigneur :

> Le roi dit à ses serviteurs : « Le repas de noce est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux croisées des chemins : tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. » Sortant, les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noce fut remplie de convives (Mt 22, 8-10).

Notes

1. Cyprien de Carthage, *De l'unité de l'Église catholique,* 7 et 8, éd. M. Bévenot, Paris, 2006, SC 500, p. 192-195 (autre trad.).

2. Le présent article ne tient pas à retracer la destinée historique ou légendaire de la tunique, pas plus que celle du suaire, ni à s'interroger sur l'authenticité du Suaire de Turin.

3. Les Évangiles parlent du *sindôn*, étoffe de lin ou linceul qui enveloppa le corps de Jésus (Mc 15,46 ; Mt 27,59 ; Lc 23,53), et du *soudarion*, le suaire recouvrant sa tête et retrouvé au tombeau vide (Jn 20,7).

4. Le métropolite Émilianos (Timiadis) de Silivria, représentant du Patriarcat de Constantinople au Conseil œcuménique des Églises à Genève, venait volontiers célébrer la Liturgie à notre jeune paroisse de Fribourg. Un dimanche, à la fin de l'office, avec sa franchise habituelle, il me dit : « Aujourd'hui, le chœur n'était pas si uni que d'habitude. » De fait, il y avait un différend entre certains chanteurs !

5. Ignace d'Antioche (en 115), *Lettre aux Éphésiens,* IV, 2, éd. P. Camelot, Paris, 1969[4], SC 10, p. 60-61.

6. *Ibidem*, VI, 1, éd. Camelot, p. 62-63.

7. *Ibidem*, V, 3, éd. Camelot, p. 62-63.

8. Ignace d'Antioche, *Lettre aux Smyrniotes*, VIII, 2, éd. Camelot, p. 138-139. Chacune des lettres d'Ignace, à part la *Lettre aux Romains*, donne des formules similaires.

9. Clément de Rome, *1re Épître aux Corinthiens*, 40, 5, trad. F. Quéré, éd. du Seuil, Paris, 1980, p. 69.

10. Faut-il rappeler que le mot *prêtre*, qui traduit ici *hiéreus*, vient en fait de *presbytéros*, l'ancien ? « Les anciens qui assurent la présidence et peinent au service de la Parole et à l'enseignement » (1 Tm 5,17). Les Actes des Apôtres utilisent souvent ce mot pour désigner les responsables des communautés (Ac 14,23 ; 15,2-4 ; 15,22-23 ; 21,18).

11. Clément de Rome, *1re Épître aux Corinthiens*, 41, 1, F. Quéré, p. 69.

12. Vincent de Lérins, *Commonitorium*, I, 2, trad. P. de Labriolle, éd. Migne, coll. « Pères dans la Foi » 7, Paris, 1978, p. 25.

13. Voir John Donne, *Devotions upon Emergent Occasions*, Londres, 1624.

Noël Ruffieux, laïc orthodoxe, enseignant à la retraite, cofondateur de la paroisse orthodoxe francophone de Fribourg (Suisse), il est chargé d'un cours sur la diaspora orthodoxe à la Faculté de théologie de Fribourg.

Retour naïf aux émergences natives de la conciliarité chrétienne*

Jean-Claude Polet

Nous connaissons tous, pour les avoir vécues, très diversement, les circonstances de notre orthodoxie occidentale. Nous en expérimentons les richesses et les limites, les dynamismes et les freins, les entrains et les blocages. Mon propos ne sera pas d'en faire un historique ou une cartographie et d'en analyser les tenants et les aboutissants.

Je voudrais revenir au fondement de la conciliarité, non telle qu'elle est traditionnellement, théoriquement, canoniquement établie, car ce sont là des édifications et des élévations bâties sur ce fondement, essentiel. Je voudrais évoquer la conciliarité telle qu'elle apparaît spontanément, comme base de l'Église, comme fondement de la réunion des chrétiens dans les assemblées liturgiques et partout ailleurs, dans la vie, telle qu'elle fut toujours, essentiellement, et telle qu'elle est encore, à présent, au sein de la modernité et de l'urbanité que nous partageons tous.

Permettez-moi donc de partir de notre « ici et maintenant » le plus concret.

---

* Texte d'une conférence donnée le 17 mars 2019, dimanche de l'Orthodoxie, en la cathédrale roumaine des Saints-Archanges (Paris), à l'occasion du 70e anniversaire de la revue *Contacts*.

Si nous sommes venus aujourd'hui à cette rencontre, c'est parce que nous sommes orthodoxes, quelle que soit notre juridiction, quelle que soit notre nationalité, quelle que soit notre langue maternelle, notre statut social et notre éventuel polyglottisme. C'est parce que nous sommes de la Région parisienne ou alentour, que nous connaissons au moins l'un ou l'autre de ceux qui sont ici aussi et que nous sommes intéressés à réfléchir ou à entendre réfléchir sur les thèmes qui sont proposés. Nous avons, pour commencer notre journée, participé à la divine liturgie, sachant ou nous rappelant qu'il s'agit du dimanche de l'orthodoxie qui célèbre le triomphe définitif, en orthodoxie, de l'iconodoulie et qui marque la première étape dominicale du Grand Carême. Un dimanche où, en Occident, les orthodoxes des diverses juridictions canoniques manifestent, par une célébration liturgique commune, l'unité et l'universalité de l'orthodoxie, au-delà de tous les particularismes.

Cette célébration eucharistique interorthodoxe, étonnamment rare, nous a permis de communier, dans la prière, au seul et même calice, et de sceller pour nous-mêmes et avec tous les autres la fraternité en Christ. Nous avons poursuivi par des agapes, c'est-à-dire par ce repas traditionnel qui signifie, après le partage de la nourriture divino-humaine, celle qui, terrestre et humaine, entend prolonger dans la vie ordinaire le mystère de cette fraternité et de cet échange spirituel. Et nous voici ensuite, occupés à partager, dans l'ordre de la parole, que nous espérons éclairée, ce que nous avons reçu et partagé de l'illumination eucharistique, qui nous rapporte constamment à l'illumination première, celle du baptême qui nous a faits, corps, âme et esprit, fils du même Père. Et les rencontres que nous avons pu faire et que nous ferons à la suite de cette assemblée en Église nous permettrons de nouer de nouvelles relations, de relancer des amitiés, de fonder des actions ou de concerter des prières communes. Une pareille rencontre a, ainsi, un fondement et un propos qui s'enracinent et culminent dans l'amitié spirituelle et dans la solidarité fraternelle.

Voilà notre sociologie spirituelle. En Christ, par l'Esprit Saint.

Il est clair, et nous devons raviver cette conscience en nous, que l'Esprit Saint en personne, par ses énergies, est présent parmi nous, que c'est Lui, en vérité, qui suscite notre présence mutuelle et le sentiment de fraternité, objective et subjective, qui nous unit. L'Église, c'est l'Assemblée des hommes conscients d'être sauvés par le Christ et d'être sanctifiés par la puissance de l'Esprit Saint. Et la certitude du salut en Christ, nous avons tous, spontanément, la volonté joyeuse de la communiquer aux autres, à ceux qu'on aime, à ceux qui sont proches, à tous, finalement, quels qu'ils soient, car il n'y a pas de meilleure nouvelle à partager que cette Bonne Nouvelle, qui traverse et dépasse la vie ordinaire. Cette certitude, cette foi revitalise la vie ordinaire et suscite en nous une nouvelle énergie communicative, dans la joie profonde qui renaît sans cesse de cette certitude ravivée, qui vient du fond du cœur et culmine dans la conscience.

Voilà notre spiritualité ecclésiale.

Cette joie partagée, communiquée, répandue autour de nous et toujours dynamisée par les retours de ses débordements intérieurs, induit naturellement le besoin de se retrouver ensemble. De créer des régularités, de susciter la constance, d'espérer des permanences, de vouloir et d'entretenir la fidélité et, à cette fin, d'organiser dans la liberté et le souci de l'harmonie un esprit de communauté, des liens d'unité concertée et consentie dans la concorde, bref, une vie commune.

Voilà notre charité.

Une amitié spirituelle, un partage fraternel, une solidarité économique et sociale vraie, avec tout ce que cela implique de discernement dans l'harmonisation des fonctions et des situations respectives de chacun. Et pour arriver à l'accomplissement de cette ambition et de cet idéal, une distribution des tâches en fonction des charismes et des compétences de chacun, une organisation qui finit par structurer, en partant des évidences de l'amour, un organigramme des tâches et des responsabilités, des vertus et des missions. Et à cette fin, choisir en Église les différentes structures utiles et les personnes aptes à assurer, à chaque échelon de cette

organisation, la réalisation des objectifs généraux et particuliers de cette grandiose plénitude. Cette plénitude que tous ensemble et chacun expérimentons à chaque fois que nous nous réunissons pour partager le corps et le sang du Christ et voir surgir dans les cœurs la jubilation des énergies de l'Esprit Saint.

Voilà notre catholicité.

Universellement et intimement. Voilà ce que l'Église essaie d'être quand elle se construit selon le mode anthropologique et spirituel qui est le sien. Et voilà ce qu'elle recommence, et cherche à retrouver, de génération en génération, et de lieu en lieu, partout où elle s'établit. Car c'est ainsi depuis le commencement, et ce commencement historique est le modèle du recommencement, à tout moment. Quand les apôtres se sont unis et réunis, et avec eux les disciples, puis les fidèles, juifs ou convertis, de toute provenance, ça s'est passé comme ça. La proximité des premiers témoins avec Christ, c'est cela que chaque chrétien recherchait et continue à rechercher. Être aussi proche du Christ que ceux qui l'ont vu, touché, entendu, et se sentir en accord profond avec ses envoyés, ses délégués, les rassembleurs et les organisateurs des communautés réunies en son nom. Au début avec les apôtres, les douze, et les soixante-dix, puis les disciples des uns et des autres, puis, de génération en génération, avec tous ceux qui leur ont succédé.

Voilà l'Église dans l'Histoire, dans le monde, jusqu'à la fin des temps, soutenue par « les deux mains du Père » comme dit saint Irénée de Lyon, car le Christ ne nous quittera jamais et l'Esprit Saint nous mène à la vérité tout entière.

Voilà où prend racine notre conciliarité, toujours nouvelle, de cette nouveauté de l'Évangile, toujours renouvelée par l'Esprit Saint qui fait, tous les jours, la nouveauté spirituelle de toute chose ordinaire. Et voilà que cette conciliarité se donne à reconnaître à tous les niveaux et à toutes les instances de notre communion et de notre action, et dans tous les registres des charismes collaboratifs que nous mettons en œuvre.

Voilà aussi ce que l'Église dit d'elle-même, depuis deux mille ans, alors même que son organigramme est devenu de plus

en plus complexe, étendu territorialement jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà ce qu'elle dit d'elle-même spirituellement pour justifier son établissement juridique, institutionnel, jusqu'à donner à cette organisation une portée hautement spirituelle et providentielle, quasiment sacramentelle et à susciter la culture, sinon le culte des saints canons. Voilà comment la justice de Dieu, dans sa religion instituée, vient mesurer la miséricorde du Christ et de l'Esprit Saint. Voilà aussi ce que l'Église contemple, parfois avec nostalgie, quelquefois avec tristesse et dans l'angoisse, lorsque, après avoir revisité sa théorie, sa théologie, son ecclésiologie, elle constate qu'elle a préféré l'abstraction de ses structures et de ses objectifs à la vie, humaine et spirituelle, qui seule, au début comme à la fin, justifie, pour la réalisation de ses objectifs, ses structures et les contraintes de leur système.

Voilà aussi où notre conscience éveillée, notre devoir et notre espérance nous obligent non seulement à dialoguer avec tous, mais aussi, initialement comme finalement, à interpeller ceux d'entre nous qui, dans l'organigramme de l'Église, assument, par ordination expresse, par élection et par confirmation communautaire, la grâce de l'authenticité et du rayonnement apostolique.

Et voici que nous sommes entrés dans le monde moderne, à l'ère de la mondialisation, à l'heure de toutes les mixités humaines, nationales, linguistiques, sociales, économiques, intellectuelles et religieuses, à devoir non seulement repenser, mais à vivre la conciliarité, la convivialité en Église, une conciliarité qui ne saurait être que nouvelle, non certes à l'image des nouveautés que le monde produit à jet continu, car nous ne sommes pas du monde, mais à l'image de cette nouveauté évangélique et spirituelle qui est au cœur de notre foi, au fond de notre cœur, cette manière d'être nouvelle que nous devons faire entrer dans le monde comme la nouvelle dimension, préparatoire au monde qui vient d'en-haut et qui nous y mène.

Et voici que vient, dans l'urgence de l'absolue nécessité, le moment où l'Église doit adapter ses structures aux nouvelles données du monde, où tout a changé vite et profondément, où les repères de

l'espace sont les seuls à maintenir leur stabilité et à partir desquels, décidément, eschatologiquement, l'Église se doit de renouer avec les premières références de son organisation, les premières qui sont aussi, aujourd'hui, les seules stabilités, sans lesquelles toutes les autres variables organisationnelles se bousculent, s'ébranlent, entrent en concurrence, fragilisent l'ensemble de l'intérieur et les décrédibilisent à l'extérieur.

La clé de la conciliarité retrouvée, nouvelle donc, à tous niveaux et sous tous rapports, se trouve, comme nous la manifestons aujourd'hui, dans la reconquête et dans l'établissement d'un espace fraternel, social, ecclésial, catholique, spirituel. Un espace concret, territorial, une maison, une demeure, un « près de chez nous », pour tous, mais à chacun, quel qu'il soit, où se vit et s'éprouve l'unité locale dans la conciliarité universelle. Un espace qu'épouse l'organigramme institutionnel de l'Église, un espace fondateur et restaurateur de cette conjonction nécessaire entre l'organisation spirituelle de l'Église et son institutionnalisation juridique, bref dans son authentique canonicité. Car c'est là qu'est la vérité de l'Église, loin des chicanes et des plaidoyers, loin des rapports de force et des luttes de pouvoir, dans l'espace profond du cœur commun, de la conscience commune, où la volonté de l'Église prie et reçoit la volonté du Père, afin qu'elle règne sur la terre comme au ciel.

Jean-Claude Polet est professeur émérite de littérature aux facultés de philosophie et de lettres à l'Université de Louvain et secrétaire de l'Association Saint-Silouane l'Athonite.

Une éducation qui enferme ou qui libère ?*

Rares Ionescu

« Le père s'habitue à devoir traiter son fils d'égal à égal, le fils s'égale à son père, n'a plus honte de rien et ne craint plus ses parents, parce qu'il veut être libre ». Quand ce changement profond des relations entre les parents et les enfants a-t-il eu lieu ? Il y a 20 ans, 40 ans ou 100 ans ? Combien de générations sont passées depuis ? Il s'agit en fait d'une observation que Platon fait dans son ouvrage *La République*, 380 ans avant J.-C.[1]. À la fin du IVe siècle, saint Jean Chrysostome fait un constat similaire : « Si quelqu'un veut conseiller son enfant, son propre enfant se moque de lui. C'est pour cette raison que *tout est à l'inverse*… »[2]. Les difficultés dans l'éducation des enfants existent donc depuis longtemps ; nous constatons cependant des caractéristiques liées à notre époque et une ampleur de ce problème probablement jamais atteinte dans l'histoire de l'humanité.

Les spécialistes du comportement éducatif des parents, comme la psychologue américaine Diana Baumrind[3], parlent de l'existence de plusieurs styles d'éducation parentale, évoqués par la *presbytera* Alina Mirică dans plusieurs articles publiés dans la revue roumaine *La famille orthodoxe* en 2014[4] : le style éducatif autoritaire, le style

* Texte rédigé par l'auteur à partir d'une conférence donnée lors du Congrès de l'ACER-MJO consacré au thème « Vie spirituelle et psychologie » (Avon, 7-8 octobre 2017), revu par la rédaction.

éducatif permissif et le style éducatif équilibré (dit « autoritatif »). Nous essaierons de décrire ces styles éducatifs, chacun avec ses particularités. Nous aborderons par la suite la question des styles éducatifs évidement pathologiques, comme le style éducatif fusionnel (relation fusionnelle parent-enfant) ou le style éducatif négligent et « rejetant » (lorsque les parents négligent ou rejettent l'enfant).

Le style éducatif autoritaire

Dans le cas du style éducatif autoritaire (caractérisé par un excès d'autorité), les parents sont ceux qui font la loi dans la famille, d'une *manière despotique*, avec de la violence dans l'éducation, imposant des règles qui ne peuvent pas être discutées, contestées ou négociées, d'aucune manière. La vertu absolue dans ce style d'éducation sera *l'obéissance aveugle*, avec la mise en pratique de mesures éducatives fondées sur la punition physique, sur la force, pour dominer et pour contrôler la volonté propre de l'enfant. L'idéal éducatif de tel parents est un enfant qui soit à sa place, si possible invisible dans le décor, pour preuve manifeste de son obéissance. L'enfant est chargé d'accomplir de nombreuses tâches ménagères, afin d'apprendre le respect pour le travail ; son autonomie est réduite, il ne peut pas commenter le programme imposé, ni les décisions, ni les lois formulées par les parents (qui se réfèrent souvent à une autorité supérieure)[5].

Il ne faut jamais oublier que l'enfant observe et imite ses parents. Un enfant éduqué dans un style autoritaire peut devenir un adulte tyrannique et autosuffisant, qui va avoir besoin de beaucoup de blessures, de personnes chères sacrifiées, de moments de solitude et de malheur pour devenir adulte[6].

Un enfant qui doit obéir à tout prix, sans explication, peut devenir aussi un adulte qui aura peur de se mettre en évidence, de s'exprimer, de valoriser ses talents. Les frappes répétées qu'il a reçues quand il était enfant l'ont convaincu que, quoiqu'il fasse, personne ne l'aime ; il va développer une haine contre la société, et cette haine l'isolera encore plus…[7]

Il n'est pas rare qu'un enfant éduqué de cette manière devienne un adulte effacé et frustré dans la société, dans le monde du travail, mais tyrannique à la maison, dans sa famille. Il changera complètement de visage quand il passera d'un espace à l'autre, ce qui sera déconcertant pour ses proches.

Le résultat du style éducatif autoritaire peut être aussi la construction d'une personnalité dépendante, peu autonome à l'âge adulte, car le jeune a été habitué à ce que les décisions soient prises par les parents. Il aura alors peu de confiance en lui-même et il ne saura pas gérer les situations critiques de la vie, ni les conflits, ce qui le rendra encore plus dépendant des autres.

Dans son livre *À la recherche de mon prochain perdu*[8], le hiéromoine Savatie Bastovoi parle de parents chrétiens qui utilisent seulement *les réprimandes* dans l'éducation de leurs enfants et non pas *les éloges*, sous prétexte que les éloges pourraient favoriser l'apparition de l'orgueil. Ces parents ne comprennent pas que l'enfant a besoin d'être encouragé et ils ne se rendent pas compte qu'un équilibre entre réprimandes et éloges, entre louanges et blâmes, en évitant les excès, est nécessaire.

Savatie Bastovoi écrit :

> Beaucoup de familles croyantes, qui éduquent leurs enfants avec un zèle exagéré, en les gardant debout des heures entières pour des acathistes et *paraclisis*, s'étonnent lorsque ceux-ci, quand ils approchent de l'adolescence, commencent à ne plus venir à l'église. Saint Théophane le Reclus, qui était un grand ascète, désapprouve les parents qui procèdent de telle manière. Il leur recommande d'apprendre à leurs enfants à prier avec des mots simples et pas avec des longues prières, chaque fois qu'ils se rappellent de Dieu. Ceci justement pour ne pas les dégoûter de la prière, car la prière ne doit pas être une obligation, mais une nécessité.[9]

Le style éducatif permissif

Le style éducatif permissif est associé à l'image de *parents tolérants*, qui ne punissent jamais leur enfant, qui ont une attitude de soutien par rapport aux désirs et aux actions de l'enfant, sans tenir

compte de leurs motivations et de leurs conséquences. L'enfant est consulté pour les règlements et les décisions qui le concernent, et il a la liberté de ne pas les respecter, sans répercussion ; il peut choisir de participer ou non aux tâches ménagères... Il s'agit donc d'un type d'éducation qui permet la *liberté absolue* d'un enfant échappant à tout contrôle ou influence de ses parents[10].

Les parents permissifs adoptent une position éducative qui nivelle la différence de générations, en se plaçant dans les échanges au niveau de leurs enfants ; dans les familles chrétiennes où les parents adoptent ce style éducatif, ceux-ci négocient avec les enfants, même pour aller à l'église.

L'enfant est souvent entouré de beaucoup d'objets (portable, console de jeux, vêtements…), qui signifient, du point de vue des parents, son bien-être. Il aura alors tendance à devenir un individu isolé de son entourage, plutôt qu'une personne en relation avec les autres.

Le style éducatif permissif est devenu très populaire en Europe du Nord et aux États-Unis. Du point de vue législatif, la punition corporelle a été officiellement interdite dans les pays scandinaves en 1979. Les effets de ce type d'éducation ont été mis en évidence plus tard, par différentes études. Tout d'abord, l'interdiction de tout acte punitif n'a pas eu comme conséquence la diminution de la violence, que ce soit sur le plan familial ou social ; au contraire, les actes de violences ont beaucoup augmenté. Puis les adolescents qui avaient reçu une éducation de type permissif posent des problèmes de discipline à l'école, d'échec scolaire ; ils consomment plus d'alcool et de drogues que les adolescents qui ont reçu les deux autres types d'éducation[11].

Le psychiatre suédois David Eberhard pense que ce style éducatif a créé une génération de jeunes adultes sans empathie sociale, dégoûtés de la vie après une enfance où ils ont été gâtés. Car les parents ne devraient pas traiter leurs enfants comme des amis, ou comme des princes ou des princesses. Ces jeunes sont souvent mécontents de leur vie et les troubles d'anxiété, les automutilations et les tentatives de suicide ont augmenté de manière dramatique.

Le taux de suicide le plus élevé de l'Europe est enregistré en Suède, où par ailleurs on observe le taux le plus élevé de l'Europe de personnes vivant seules, signe d'une diminution des liens familiaux[12].

En tant que psychiatre, j'ai rencontré beaucoup de jeunes qui ont reçu ce type d'éducation et ils avaient souvent le sentiment que leurs besoins les plus profonds n'avaient pas été pris en compte par leurs parents, qu'ils avaient été délaissés, qu'ils n'avaient pas été aimés (donc comme dans le premier type d'éducation). Le système de récompenses mis en place par les parents met les enfants dans un état d'excitation, dans leur quête d'avoir toujours plus ; et ce n'est jamais satisfaisant…

Les résultats catastrophiques de ce modèle éducatif s'expliquent aussi par le paradoxe auquel les jeunes sont confrontés : *une liberté apparemment totale*, car il n'y a pas d'interdits, mais, en contrepartie, l'obligation impérieuse de « réussir » sur le plan social (donc pression, contrainte, absence de liberté). La tension interne énorme qui en résulte et l'absence de repères éducatifs ou moraux rendront les jeunes incapables de symboliser les conflits intérieurs et extérieurs. Le résultat sera la pauvreté de la vie intérieure, les sentiments de honte et d'échec, les différentes formes de dépendance, l'effondrement dépressif qui menace sans cesse le sujet.

Le style éducatif autoritatif

Dans le cas du style éducatif équilibré (dit « autoritatif »), les parents ont une attitude à la fois *autoritaire* et *affectueuse*, en ayant conscience d'être un *modèle existentiel* pour leur enfant, intimement convaincus de leur *légitimité* et de leur *responsabilité*. Les règles ne sont pas imposées de manière absolue et violente, avec menace, chantage ou contrepartie, mais elles sont expliquées de manière claire et leur efficacité est démontrée[13].

Les parents reconnaissent et soutiennent les qualités de l'enfant, mais c'est eux qui établissent les valeurs qu'il faudra respecter, en lien souvent avec l'histoire de la famille à travers les générations. Le non-respect des règles établies d'un commun accord aura

des *conséquences* qui ont été annoncées auparavant et qui constituent donc un risque assumé de manière consciente[14] (cela devra être appliqué sans que les parents reviennent dessus, car sinon les parents disqualifient eux-mêmes leur position éducative). L'enfant doit apprendre à devenir responsable, à faire des choix et à les assumer, ce qui est propre à la personne humaine. Il doit réaliser aussi que les relations intrafamiliales sont source d'amour et de joie.

Il est fondamental que l'enfant intègre la présence de *limites* dans sa vision du monde, des limites qui protègent et qui n'écrasent pas. Les limites ne disent pas à l'enfant ce qu'il doit faire, mais plutôt ce qu'il ne doit pas faire ; c'est le même système de pensée que dans la théologie apophatique des Pères de l'Église. De manière paradoxale, pour l'enfant, la liberté ne peut exister qu'à l'intérieur de limites ; ce sont justement les limites qui soutiennent sa liberté.

L'*implication permanente* des parents est essentielle, avec calme et détermination, avec bienveillance et fermeté (jamais avec colère), avec une cohérence entre les règles énoncées et l'exemple personnel, en soutenant la position des autres adultes qui interviennent auprès des enfants (enseignants, par exemple). Les parents ne doivent pas avoir peur des punitions ou des récompenses ; leur source commune devrait être l'amour. Les punitions apprennent à l'enfant que chaque mauvaise action a des conséquences et que la vie n'est pas faite que de récompenses ou de bons moments. Évidemment, elles ne doivent pas affecter l'intégrité corporelle de l'enfant et ne doivent pas devenir une habitude, perdant ainsi leur sens.

Les parents chrétiens qui adoptent un style éducatif équilibré ne renoncent pas à emmener leur enfant à l'église, même en cas de contestation (tout au moins jusqu'à l'âge de quinze ans environ, car par la suite il est préférable qu'ils respectent la décision de l'enfant, après avoir tout fait pour le convaincre, comme le conseille mère Silouana Vlad). Les parents donnent à l'enfant la possibilité de choisir ce qu'il va faire après les offices, notamment après la Liturgie le dimanche[15].

Beaucoup de psychologues qui s'occupent de familles insistent sur le fait qu'il faudrait avoir dans la famille des *grandes règles*,

qui ne peuvent jamais être transgressées, et des *petites règles*, que l'enfant peut transgresser parfois, pour pouvoir vérifier la justesse de la position de ses parents et pour exercer son esprit d'initiative. Dans ces cas-là, les parents doivent expliquer avec amour à l'enfant que les règles sont faites pour le protéger. Les parents gèrent les transgressions sans se sentir eux-mêmes remis en cause, car *ils ne se confondent pas avec les règles qu'ils fixent*. En tant que parents, nous ne pouvons pas être partout, tout le temps, surtout avec nos adolescents, et ce n'est même pas souhaitable (par exemple, nous ne pouvons pas mettre sur le même plan le rangement de la chambre et le fait de participer à la vie de l'Église). Il faudra tout faire pour *convaincre* les adolescents du bien-fondé de nos positions, renonçant de plus en plus à les *imposer*.

Toute objection de la part de l'enfant est écoutée, prise en considération et même appliquée si elle apparaît comme juste ; car l'*obéissance* est une qualité importante, mais l'*esprit d'initiative* aussi. Cette attitude des parents va encourager la créativité de l'enfant, sa confiance en lui, sa capacité à trouver une solution devant des situations critiques en l'absence des parents. L'enfant devra bénéficier d'une *autonomie de plus en plus large*, au fur et à mesure qu'il avance en âge. Et cette préparation à la vie d'adulte doit être une préoccupation permanente des parents, surtout après l'âge de sept ans de l'enfant ; car l'autonomie n'est pas donnée, elle se construit petit à petit, dans le cadre d'une éducation responsable.

L'enfant doit se conformer au modèle comportemental parental, ayant en même temps *la liberté de s'adapter*, en accord avec sa personnalité. Ce type d'éducation propose donc une réconciliation entre l'idée d'*obéissance* (car sans elle l'enfant est en danger, par manque de repères) et l'idée de *liberté* (car l'enfant est une personne).

Nous avons un exemple de réconciliation entre ces deux concepts dans l'Évangile de Jésus Christ selon saint Luc (Lc 2, 41-52). Quand Jésus, enfant de douze ans, reste à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent, ceux-ci, « pensant qu'il était avec leurs compagnons de route, firent une journée de chemin avant de le chercher parmi leurs parents et connaissances ». Nous pourrions être étonnés de la

liberté qu'avait un enfant de douze ans, car ses parents ne se sont rendus compte de sa disparition qu'après une journée de voyage. Nous comprenons du récit biblique qu'un enfant ne devait pas rester collé à ses parents, il pouvait être avec les membres de la famille élargie ou avec les compagnons de route dans le cas d'un voyage. Jésus – enfant de douze ans – n'est pas du tout inquiet de cette séparation temporaire et il enseigne dans le Temple pendant trois jours. Apres avoir été retrouvé, Il affirme sa mission devant sa mère, qui le cherchait avec Joseph, puis « Il descendit avec eux pour rentrer à Nazareth, et Il leur était soumis » (Lc 2,51). Il reprend donc une attitude d'*obéissance*.

Les styles éducatifs négligent et rejetant

Nous allons tenter de décrire à présent deux styles éducatifs évidement pathologiques : le style éducatif négligent et « rejetant »[16] et le style éducatif fusionnel. Pourquoi les décrire s'ils sont vraiment pathologiques ? Parce que le pathologique nous enseigne toujours beaucoup sur la conduite juste que nous devrions avoir, et parce que, malheureusement, ces styles d'éducation parentale ne sont pas du tout rares aujourd'hui.

Le style éducatif négligent et rejetant signifie que les parents négligent ou rejettent l'enfant ; celui-ci éprouve alors un *vécu abandonnique*. Les découvertes récentes de la science nous montrent qu'un enfant peut hériter les conséquences des expériences traumatisantes (parfois d'abandon) de ses ancêtres. Puis, un enfant peut vivre très tôt dans sa vie des expériences de rejet ou de négligence, même pendant la période intra-utérine.

Selon les spécialistes en thérapie familiale, il existe plusieurs types d'abandon[17] :

– L'abandon *objectif* : il s'agit de familles « multi-problématiques », déstructurées, avec des souffrances passées non reconnues chez les parents, qui présentent souvent des conduites de toxicomanie, d'alcoolisme, de délinquance. Il n'y a pas de véritable relation d'engagement dans le couple. L'homme est souvent violent envers

sa femme et parfois envers les enfants (ou un des enfants), les relations incestueuses ne sont pas rares. On assiste à des séparations multiples, à des placements de l'enfant dans des institutions. L'adolescence de l'enfant sera marquée par l'adhésion à des bandes de quartier, ayant des fonctions familiales substitutives ; la consommation de produits toxiques est en général la règle.

– L'abandon *dissimulé* : la relation entre la mère et l'enfant est construite sur le besoin de reconnaissance de la mère vis-à-vis de sa propre mère, plutôt que sur le lien émotionnel en tant que tel. La mère est présente physiquement auprès de l'enfant, mais elle est absente affectivement. Souvent nous assistons à un surinvestissement par la mère dans les soins corporels apportés à l'enfant et le temps des repas. Le père est absent, il « regarde ailleurs » (carencé dans sa relation avec son propre père et souvent jaloux du triangle mère/enfant/grand-mère). L'adolescent va se rendre compte de l'absence effective des parents dans la relation, du caractère instrumentalisé de sa personne. Par le contact avec la drogue, par les passages à l'acte (bagarres, suicide, automutilations), le jeune tente d'affirmer son autonomie, mais il devient de plus en plus dépendant des autres. S'il s'agit d'une jeune fille, la maladie qui apparaît est souvent l'anorexie mentale (ou d'autres troubles alimentaires).

– *L'abandon méconnu* apparaît quand il existe une relation fusionnelle parent-enfant ; cela sera évoqué dans le cadre du style éducatif fusionnel. Ce type de relation suppose que les parents ignorent l'enfant en tant que personne, d'où le vécu abandonnique de l'enfant.

Nous pourrions évoquer d'autres cas de vécu abandonnique de la part de l'enfant :

– Quand l'enfant est gâté : l'enfant réalise, tôt ou tard, que ce n'est pas lui qui compte pour les parents, mais plutôt le fait d'apparaître comme de bons parents, d'être gratifiés par l'enfant. Nous constatons alors l'apparition des mêmes troubles du comportement que chez les enfants qui ont été battus ou abusés sexuellement.

– Quand, pour les parents, la réussite scolaire prime : les enfants subissent alors une pression énorme et constante de la part de

leurs parents pour réussir à l'école, pour être parmi les premiers de la classe. Il s'agit d'enfants qui n'ont plus d'enfance et qui ont le sentiment d'avoir perdu très tôt leurs parents ; car être parent, c'est d'abord être capable d'aimer, de consoler – qualité que nous attribuons au Saint-Esprit, le Consolateur. Pour ces parents, c'est leur image de parents d'enfants exceptionnels qui compte d'abord, donc leur propre réussite. Nous pouvons évoquer ici le cas de parents qui veulent que leurs enfants accomplissent ce qu'eux-mêmes n'ont pas pu accomplir dans leur vie, avec des effets catastrophiques chez les enfants, sources de pathologies qui vont de la toxicomanie jusqu'à la psychose.

– Quand les parents divorcent : l'enfant a presque toujours un sentiment d'abandon, qu'il ne peut que rarement verbaliser, car il s'agit de souffrances banalisées dans notre société. Les enfants en bas âge vivent le divorce comme un monde qui s'écroule, car leurs âmes sont pures et ils voient leurs parents comme Dieu les voit, en unité, « une seule chair » (Gn 2,24). En plus, ils pensent souvent que c'est à cause d'eux que les parents divorcent, qu'ils n'ont pas été capables de les garder ensemble ; la culpabilité se rajoute alors au sentiment d'abandon.

– Quand les parents ont eux-mêmes des carences affectives : l'enfant devient alors souvent une sorte de béquille pour les parents, « quelque chose » qui remplit leur vide affectif. Dans ce cas-là, une relation de dépendance s'installe, l'enfant est utilisé comme un objet dont les parents ont besoin ; il pourra difficilement se défaire de cette relation d'emprise parentale pour devenir acteur de sa propre vie.

– Quand les parents échouent dans une mission parentale essentielle : le fait de donner de l'affection et l'éducation à l'enfant sans rien attendre en retour. Les parents transmettent alors à l'enfant le sentiment d'avoir une *dette perpétuelle* (qui se transmet parfois depuis des générations), souvent par des formules du type : « Après tout ce qu'on a fait pour toi… » ; ces formules sont à l'origine de sentiments de culpabilité chez l'enfant et d'une relation de dépendance parent-enfant.

Le résultat dans tous ces cas sera chez l'enfant une personnalité manquant de véritable structure interne, de consistance, de « colonne vertébrale » intrapsychique. Ces organisations de la personnalité, très instables, sont appelées en psychiatrie « borderline », ou « état limite », ou « personnalités abandonniques ». Elles se caractérisent par une instabilité émotionnelle, relationnelle et au niveau de l'image de soi, par un vécu abandonnique, par une relation de dépendance à l'autre, par l'impulsivité et le manque de tolérance à la frustration. Le risque de l'effondrement dépressif est important, avec un sentiment de vide et d'ennui, des affects de honte et de colère, voire de rage, ce qui donne souvent un aspect de dépression « hostile ». Il n'y a pas de culpabilité et souvent il n'y a pas de véritable tristesse, comme dans la dépression « classique ». C'est le type de dépression le plus rencontré aujourd'hui dans les consultations de psychiatrie. L'association avec les comportements addictifs (alcoolisme, toxicomanie, anorexie mentale) ou les passages à l'acte autodestructeurs (automutilations, suicide) est fréquente.

La dépression des personnalités abandonniques se rapproche d'une des maladies spirituelles décrites au IVe siècle par le moine Évagre le Pontique : l'acédie (*akèdia*)[18]. Il s'agit pour lui d'une sorte de dégoût, d'épuisement, d'ennui, d'une atonie totale de l'âme qui peut entraîner aussi bien l'oisiveté que l'activisme. L'acédie peut conduire à l'abattement, à la rage et surtout à une impression de vide (Évagre parle du « cri du vide dans le vide »). Le sujet est révolté contre tout, poussé au désespoir et finalement au suicide. Cette maladie spirituelle menace beaucoup l'homme d'aujourd'hui, qui vit loin de Dieu et qui éprouve alors des sentiments de solitude, d'abandon, de manque de sens de la vie. Car il existe un vide existentiel qui ne peut être rempli que par la relation d'amour avec Dieu.

Chacun d'entre nous doit chercher s'il n'a pas subi des expériences d'abandon dans l'enfance ou s'il ne les a pas héritées de ses parents ou de ses ancêtres ; car le vécu abandonnique se manifestera dans le choix de notre mari ou femme, dans la relation conjugale, et il se transmettra aux enfants. Le vécu abandonnique fait naître en nous différentes formes de dépendance : la dépendance tout d'abord

envers ceux qui nous abandonnent, de manière paradoxale, et nous allons alors courir toute notre vie pour tenter d'obtenir l'amour de notre parent indifférent ; la dépendance envers les produits toxiques, pour remplir le vide intérieur ; la dépendance envers le mari ou la femme que nous allons choisir, car très souvent, malheureusement, c'est la partie malade de nous-mêmes qui « tombe amoureuse » de la partie malade de l'autre.

Le fait de pardonner à nos parents qui nous ont fait du mal nous permet de sortir de l'engrenage de la dépendance ; et cela est plus facile quand ils sont encore en vie… Le psychiatre argentin Alfredo Canevaro pense que nous arrivons à la maturité émotionnelle et devenons adultes, quand nous descendons nos parents de leur piédestal (où nous les avons mis avec leurs aspects positifs, mais aussi négatifs) et que nous commençons à les voir comme des êtres vulnérables, fragiles ; ce qui nous permet de nous différencier d'eux sans rompre le lien de filiation. C'est ainsi que nous pouvons entrer véritablement dans une relation d'amour avec Dieu, avec notre conjoint et avec nos enfants.

Mère Silouana nous enseigne que chacun d'entre nous a le devoir de dépister les mécanismes qui transmettent la souffrance de génération en génération, assumer la souffrance de manière consciente et l'offrir à Dieu pour en guérir, dans la prière, dans le mystère de la confession, en appelant sa miséricorde[19] ; « les nôtres » deviennent ainsi « les siennes », et nos blessures deviennent les lignes de force de notre personnalité.

Le style éducatif fusionnel

Le style éducatif fusionnel apparaît quand il existe une relation fusionnelle entre au moins un des parents et l'enfant. Le prêtre et psychiatre grec Philothée Pharos en parle dans son livre *Le mythe de la maladie psychiatrique*. Il décrit l'évolution de la famille grecque après la Deuxième Guerre mondiale et parle de ce qu'il appelle une « catastrophe nationale » en Grèce : le fait que très souvent la mère se console affectivement avec un des enfants, en général avec un fils,

et ne fait plus couple avec son mari[20]. Mère Silouana nous montre que ce phénomène est très fréquent en Roumanie aussi : quand le mari est absent affectivement, la femme se sent seule, incomprise, et cherche un accomplissement affectif chez son fils[21]. Celui-ci devient une prolongation d'elle-même, un objet sur lequel elle projette ses propres désirs, ses propres angoisses.

En France, les hôpitaux psychiatriques sont remplis par des jeunes issus de ce type de famille, la maladie diagnostiquée étant le plus souvent la schizophrénie (psychose caractérisée par la désorganisation de l'activité mentale, le délire et les hallucinations).

Pour certains spécialistes en thérapie familiale, comme la psychiatre italienne Mara Selvini Palazzoli, ces troubles apparaissent quand il existe une *guerre cachée* entre les parents et qu'un des parents se pose en victime de l'autre, qui apparaît alors comme un bourreau dans les yeux de l'enfant. La deuxième condition pour l'apparition de troubles psychiques sévères est que l'enfant commence à participer à ce « jeu », en s'alliant au parent vu comme victime ; car ce dernier emploie de véritables stratégies de séduction de l'enfant, qui est poussé à agir contre l'autre parent. À l'adolescence, l'enfant découvre qu'il a été utilisé (instrumentalisé) toute sa vie. Le résultat sera une profonde confusion intérieure, qui marquera le début de sa maladie psychique (l'explosion de la psychose le plus souvent, avec état délirant aigu)[22].

Pour le prêtre et psychiatre grec Basile Thermos, les cas où l'un des parents a une relation fusionnelle avec un des enfants sont l'illustration du manque de prise en compte des paroles du Christ : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que Moi n'est pas digne de Moi » (Mt 10,37), avec des conséquences catastrophiques. Les jeunes hommes qui ont eu une relation fusionnelle avec leur mère seront immatures, impulsifs, intolérants à la frustration, incapables d'avoir une relation maritale normale. Ils ne pourront pas quitter leur père et leur mère pour s'attacher à leur femme, de sorte que tous deux ne forment plus qu'une seule chair (Gn 2,24). Souvent leurs épouses les quitteront, leurs enfants grandiront sans père, et les maladies psychiques et spirituelles se perpétueront ainsi dans ces familles.

Ces jeunes se montreront très immatures quand ils tenteront de participer à la vie d'une paroisse ; ayant une relation défaillante avec leur père, ils pourront difficilement être dans une relation d'amour avec les autres paroissiens et surtout avec le prêtre, figure symbolique du père[23]. C'est analogue pour la relation d'amour avec Dieu le Père.

Dans les deux styles décrits d'éducation parentale pathologique, qui sont à l'origine de maladies mentales graves, nous pouvons noter la présence de deux caractéristiques :

– L'incapacité des parents à se détacher de leurs familles d'origine ; ils restent bloqués dans les schémas qui permettent la transmission de la souffrance de génération en génération. Ils ne peuvent pas alors créer un couple, puis une nouvelle famille. Je rappelle ici que le père Arsène (Papacioc) disait que l'éducation des enfants commence à la naissance… de leur mère, autrement dit, à la naissance de leurs parents[24]. Nous voyons ici aussi cette conception transgénérationnelle : au moins trois générations sont nécessaires pour la construction d'une éducation, d'une structure de personnalité stable. Et nous assistons aujourd'hui à une rupture entre les générations, entre celle des enfants et celle des grands-parents ; certaines valeurs fondamentales ne se transmettent alors plus, ou de façon moindre : l'histoire de la famille, certains aspects de l'identité nationale, la foi. Puis l'absence de la famille élargie favorise l'apparition de relations fusionnelles parents-enfants et rend la famille nucléaire plus vulnérable dans les moments de crise…

– Les parents ne peuvent pas voir dans leur enfant une personne, l'image du Christ en lui, dans son cœur. Ils seront incapables d'entrer dans une relation personnelle, d'amour, avec leur enfant, comme ils sont incapables d'être dans une véritable relation d'amour entre eux. C'est cette impossibilité des parents de créer et de vivre des relations d'amour qui sera à l'origine des pathologies mentales et spirituelles de l'enfant.

La participation à la vie de l'Église, pour les enfants des familles chrétiennes, est très importante dans ces cas. C'est dans la paroisse que les enfants qui se sentent rejetés trouvent une ambiance familiale, cette chaleur humaine et spirituelle qui leur manque.

Dans le cas de relations fusionnelles, le prêtre qui confesse l'enfant crée une distance entre l'enfant et ses parents, en déstabilisant dans un sens positif le système familial. Le temps de la confession représente un espace de liberté pour l'enfant, le premier et le plus complet de toute sa vie.

Pour se construire, l'enfant a besoin de *la présence d'un parent dans le discours de l'autre,* d'une relation d'amour entre les parents et d'être baigné dans cet amour. Si les parents se contredisent entre eux, l'enfant n'obéira à aucun d'entre eux, il perdra confiance en l'autorité des adultes en général et son identité risque d'être clivée. Une harmonisation de leurs positions éducatives est indispensable, même – et surtout, je dirais – en cas de séparation conjugale, quand *le couple parental* doit continuer à exister et poursuivre sa mission éducative[25]. Les parents doivent alors se pardonner, se respecter mutuellement, ne pas tomber dans la tentation de se victimiser pour influencer le comportement de l'enfant. Saint Cyrille d'Alexandrie nous enseigne que « le pardon est un acte d'amour », et le père Dumitru Stăniloae nous dit que « si je pardonne à quelqu'un, je commence à l'aimer… »[26]. Ce qui veut dire que les difficultés dans la vie du couple, peuvent être l'occasion, *voulue par Dieu*, de pardonner à l'autre, pour entrer dans une *véritable relation d'amour* avec lui. Le père roumain Arsène Papacioc pense que si nous disons « Pardonne-lui, Seigneur ! », nous pouvons alors renverser le ciel et la terre. Pourquoi ? Parce que nous suivons l'exemple de notre Seigneur sur la Croix. Et rien de grave ne peut nous arriver alors, ni à nous, ni à nos enfants ; ce n'est pas la mort qui nous attend mais la Résurrection.

La relation parents-enfant devrait être trinitaire, excluant l'individualisme et la dualité, la fusion et l'absence ; cette relation devrait être à l'image de la relation d'amour entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit au sein de la Sainte Trinité, ou comme la relation entre le Fils, le Père et les Apôtres : « Moi en eux et Toi en Moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que Tu M'as envoyé et que Tu les as aimés comme Tu M'as aimé » (Jn 17,23). Les véritables supports du développement psychique et spirituel

de l'enfant, les ressorts qui projettent l'enfant vers le ciel, sont alors l'image du père que l'enfant voit dans le cœur de la mère et l'image de la mère qu'il aperçoit dans le cœur du père, dans la lumière du Saint-Esprit…

En guise de conclusion, je laisserai parler Măriuca Vulcănescu, qui fait le portrait de son père, l'écrivain et professeur Mircea Vulcănescu, mort en martyr dans les prisons communistes (il s'est allongé sur le sol gelé de sa cellule pour soutenir un jeune malade). Nous retrouvons dans ce portrait les grandes lignes d'une éducation chrétienne, responsable :

> J'ai 81 ans, mais l'enfance est *tellement ancrée en moi* […]. Je me souviens avec joie de ma famille, nous vivions dans une *extraordinaire harmonie* ! Il existait quelque chose, *une chaleur*, même si notre père travaillait beaucoup, mais il se rendait compte que pour nous, les enfants, il devait être très attentif et nous guider dans nos jeux ; et il nous consacrait le dimanche […] en nous apprenant tout ce qu'il savait…
>
> Il n'était pas sévère avec nous. Je me souviens que je pleurais la nuit – parce que mon père recevait beaucoup d'invités bruyants[…]. Et moi je me réveillais et je commençais à pleurer, étant très petite. Et mon père venait, mettait sa main sur moi, et il frappait sur sa main. Moi, quand j'entendais « *Plici* !, *plici* ! », je me taisais et je ne pleurais plus, je savais que mon père était venu me rassurer. Mais il ne nous battait pas, *il se battait lui-même*.
>
> L'éducation qu'il nous donnait était d'abord *son exemple*, car il était un exemple de justesse et d'honneur. Il avait aussi beaucoup d'humour : quand nous faisions des bêtises il ne nous grondait pas, mais il se moquait un peu de nous, et nous avions alors tellement honte ! Et ce n'est pas seulement avec nous qu'il était bon, je me souviens qu'il a donné même ses vêtements à un pauvre qui passait dans la rue, il lui a donné son manteau […]. Il était très compréhensif, très chaleureux. Même quand il me grondait, il était quand même *consolateur*, pour que *je puisse comprendre et regretter*.
>
> Un père te permet d'imaginer comment est Dieu – comme ça, en petit, il est une miniature du Créateur […]. Pour nous, notre père était le représentant de Dieu – comme le firmament, comme le ciel, quelque chose qui t'a donné la vie et qui te nourrit spirituellement…[27]

Notes

1. Platon, *La République*, VIII, 562b-562e, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1948, p. 35.

2. Sfântul Ioan Gură de Aur: Părinți, copii și creșterea lor - Culegere de texte patristice și traducerea lor în neogreacă de Ieromonahul Benedict Aghioritul; traducere din neogreacă: Zenaida Anamaria Luca, Editura Panaghia, Colecția Rugul aprins.

3. Cf. D. Baumrind, « The Discipline Controversy Revisited » ; *Family Relations* , vol. 45, n° 4, oct. 1996), consulté en ligne : http://www.jstor.org/stable/585170. Voir aussi, du même auteur, *Effects of Authoritative Parental Control on Child Behaviour*, éd. University of California, Berkeley, 1968.

4. Cf. A. Mirică, dans revue *Familia Ortodoxă*, février-novembre 2014.

5. Cf. A. Mirică, « Pași indiferenți », revue *Familia Ortodoxă*, avril 2014.

6. *Ibidem.*

7. *Ibidem.*

8. S. Baștovoi, *În căutarea aproapelui pierdut*, Timișoara, éd. Marineasa, 2002.

9. *Ibidem*.

10. Cf. A. Mirică, « Pași indiferenți », *op. cit.*

11. Cf. A. Mirică, « Și cum să ne iubim copiii cu înțelepciune », revue *Familia Ortodoxă*, mai 2014.

12. Cf. J. Woods, « Have Sweden's permissive parents given birth to a generation of monsters ? » ; *The Telegraph*, 13 février 2014.

13. Cf. A. Mirică, « Pași indiferenți », *op. cit*.

14. *Ibidem.*

15. Cf. Mère Silouana Vlad, Conférence dans le cadre du cours *online* « Entre confesseur et psychologue », mai 2014.

16. Cf. D. Baumrind, « The Discipline Controversy Revisited », *op. cit*. Du même auteur, *Effects of Authoritative Parental Control on Child Behaviour*, *op. cit*.

17. Cf. S. Cirillo, P. Di Blasio, *La famille maltraitante*, ESF éditeur, Paris, 1992. S. Cirillo, R. Berrini, G. Cambiaso, R. Mazza, *La famille du toxicomane*, ESF éditeur, Paris, 2006.

18. Cf. G. Bunge, *Akédia, la doctrine spirituelle d'Évagre le Pontique sur l'acédie*, éd. Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, 1991.

19. Cf. Mère Silouana Vlad, « Centrul de formare și consiliere Sfinții arhangheli Mihail și Gavril». Site internet (pages françaises) : https://sfintiiarhangheli.ro/fr.

20. Cf. Ph. Pharos, *Mitul bolii psihice*, éd. Egumenița, Galați, 2009.

21. *Cf.* Mère Silouana Vlad, cours online « Entre confesseur et psychologue », organisés par le Centre orthodoxe d'étude et de recherche Dumitru Stăniloae en mai 2014.

22. *Cf.* M. Selvini Palazzoli, S. Cirillo, M. Selvini, A. M. Sorrentino, *Les jeux psychotiques dans la famille*, ESF éditeur, Paris, 1996[2].

23. Cf. B. Thermos, *Om la orizont! Psihologia și psihiatria ortodoxă*, éd. Sophia, Bucarest, 2010.

24. Cf. D. de la Albac, « Dragostea, în primul rând, este Dumnezeu », *Familia Ortodoxă* n° 2 (49), 2013.

25. Cf. Associations familiales catholiques, *12 questions à se poser avant de crier sur ses enfants*, éd. AVM, Paris, 2015.

26. D. Stăniloae, M.-A. Costa de Beauregard, *Ose comprendre que je t'aime*, éd. du Cerf, Paris, 1983, p. 198.

27. R. Tănăsescu, « Amintiri depănate cu Măriuca Vulcănescu despre… Tatăl meu, Mircea Vulcănescu », revue *Familia Ortodoxă*, octobre 2014.

Rares Ionescu est médecin psychiatre à l'hôpital psychiatrique d'Angoulême, formé en thérapie familiale systémique, responsable de l'unité de théraphie familiale de l'hôpital et du centre de réhabilitation psychosociale de la Charente.

L'avenir des animaux dans une perspective eschatologique d'après l'Hexaéméron de saint Basile le Grand*

Eugène A. Khvalkov

Quel est le rôle de la création en général et celui, en particulier, des êtres vivants non humains dans le plan divin de la création, dans le monde existant et dans la perspective eschatologique ? La création inanimée, le Soleil, la Lune, les étoiles et autres corps célestes, la Terre, le firmament, le ciel, les eaux, les hauteurs, les profondeurs, les montagnes, les collines, le feu, la chaleur, la grêle, les vapeurs, les vents, les tempêtes, la pluie, les rosées, les fontaines, les mers et les rivières, la foudre et les nuages, le gel et la neige, la glace et le froid, la lumière et l'obscurité, les nuits et les jours, l'hiver et l'été (Ps 148 ; cantique des trois saints adolescents [Dn 3, 57-81]), tous louent et exaltent Dieu, mais n'ont ni vie ni âme. Le concile de Constantinople de 543 a explicitement rejeté comme hérétiques et anathématisé ceux qui considéraient que le ciel, le Soleil, la Lune, les étoiles et les eaux au-dessus du ciel ont des âmes[1].

Outre ce fait, il convient de souligner que l'un des principaux docteurs de l'Église, saint Basile le Grand, identifie à l'hérésie du manichéisme toute attribution d'une âme à la Terre. Citant le fragment de l'émergence de chaque « créature vivante selon son espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres selon leur espèce » (Gn 1,24), il suggère que l'ordre de Dieu s'est avancé pas

* Texte traduit de l'anglais par Stéphane Sollogoub.

à pas et que la Terre a ainsi reçu sa parure. En premier lieu, Dieu a ordonné aux eaux de produire des choses en mouvement, puis il a ordonné à la Terre de faire naître les créatures terrestres, critiquant en outre les manichéens qui croient que la Terre est vivante et possède une âme. D'après lui, en obéissant à l'ordre divin, la Terre n'a pas produit de germe ou, par exemple, d'herbe et d'arbre donnant des fruits, qui auraient été déjà contenus ou cachés et qu'elle aurait fait jaillir (« elle n'a pas fait remonter à la surface un palmier, un chêne, un cyprès, jusque-là retenu dans ses profondeurs »), mais Dieu, par sa parole qui façonne la nature, a donné à la Terre la grâce et le pouvoir de produire. Selon saint Basile, la Terre ne possédait pas de force créatrice mais elle l'a acquise selon le commandement divin ; de la même manière, les créatures vivantes, impliquant les créatures douées d'une âme, n'étaient pas cachées dans la terre en tant que telles, mais ont été créées selon l'ordre divin. Le dernier argument que produit ici saint Basile pour rejeter la doctrine des manichéens est que « l'interprétation des manichéens se retournera contre eux, car si la terre a fait naître d'elle-même l'âme [qu'elle possédait], elle s'est laissée dépouiller de son âme ! Le caractère exécrable de ces conceptions est de soi-même évident »[2].

La vie elle-même est apparue pour la première fois sur la Terre le troisième jour de la création, suivant l'ordre divin de « produire de l'herbe, la plante portant de la semence, l'arbre fruitier produisant du fruit selon son espèce » (Gn 1, 11-12). Cependant, l'Écriture et les saints Pères ne considèrent pas le monde végétal comme animé. Les premières créatures possédant une âme apparaissent sur la Terre au cinquième jour et contrairement aux plantes qui n'ont pas été créées à partir du néant, mais engendrées par la Terre selon l'ordre divin, les âmes des animaux sont le résultat d'un acte créateur divin distinct et similaire à la première création avant eux et à la création de l'être humain après eux (Gn 1, 20-21).

La distinction entre les êtres vivants avec et sans âme a été encore renforcée par de nombreux autres Pères de l'Église, qui ont enseigné que les plantes ont une vie physique mais n'ont pas d'âme. Saint Basile le Grand partageait la même opinion : « Les plantes et les arbres, bien

que la vie leur soit attribuée, […] ne sont pas encore des êtres vivants ni des êtres animés. »[3] De fait, à la suite de Pères de l'Église tels que saint Basile le Grand, nous pouvons même suggérer que l'émergence de la vie en tant que telle (pas encore la vie animale) s'est produite sur la Terre par autogenèse ou génération spontanée suivant l'ordre de Dieu et n'a pas reçu nécessairement d'intervention créatrice distincte dans le sens de créer quelque chose à partir du néant. Les plantes ainsi que les archées, les virus, les bactéries, les protistes, les chromistes, les champignons et peut-être certains animaux primitifs comme les protozoaires, l'hydre et les volvox possèdent la vie mais n'ont pas d'âme.

Ainsi, du point de vue théologique, dans la hiérarchie des êtres vivants, même le poisson le plus primitif est plus haut placé que l'arbre le plus développé et le plus complexe. De la même manière, l'embryon humain se place plus haut que n'importe lequel des animaux les plus développés, comme les singes, les loups ou les dauphins. La théologie, ici, n'a pas à suivre de façon stricte la taxonomie biologique scientifique. En réalité, en suivant strictement le texte de la Bible (et non les textes des Pères, voir ci-dessous), nous pouvons être sûrs que seuls les chordés ou même les vertébrés sont des animaux possédant une âme, parce que le mot *bara*, qui signifie créer quelque chose de nouveau à partir du néant total, est utilisé pour la première fois dans le premier chapitre de la Genèse qui concerne la création des poissons et d'autres animaux aquatiques. Saint Basile le Grand considère que tout ce qui bouge dans l'eau est un animal : pétoncles, escargots de mer, huîtres, crabes, écrevisses, limaces, polypes et seiches :

> « Que les eaux produisent des reptiles vivants, selon leur espèce ! » Ce sont maintenant les prémices de chaque espèce qui, telles des semences de la nature, reçoivent l'ordre de se produire ; quant à leur multitude, elle est en réserve dans les générations à venir, pour le moment où il faudra que celles-ci croissent et se multiplient. [4]

Nous ne savons même pas avec certitude, sur la base du texte biblique, si par exemple les insectes ou les crustacés appartiennent

au monde des animaux animés[5], mais ce dont nous pouvons être sûrs, c'est que les animaux supérieurs ont une âme.

La question immédiate qui suit cette idée est la suivante : le langage constitue-t-il l'image de Dieu dans l'être humain ? Très probablement non ; ou ce n'est pas le pivot principal de celui-ci, car il est connu depuis les temps anciens jusqu'aux développements modernes de l'éthologie, de la psychologie comparée et des études sur la cognition animale que les mammifères et les oiseaux les plus organisés ont des systèmes de communication assez développés et sophistiqués et qui peuvent être, en effet, considérés comme des langues. Cependant, le langage est apparemment connecté au cœur de l'esprit, de l'âme et de l'intellect humains. C'est une question qui fait depuis longtemps débat, que la langue soit d'origine divine ou humaine. Selon les études du linguiste Noam Chomsky, le cerveau de chaque être humain, déjà pendant sa formation, contient la grammaire universelle, comprenant les structures de toutes les langues humaines. La capacité de parler la langue est donc innée et non socialement construite[6].

En apprenant une des langues, une personne active certaines de ces structures. L'apprentissage de la parole est un processus similaire à celui d'apprendre à marcher, où les outils de base sont déjà présents dans l'embryon mais se développent plus tard sous l'influence de facteurs sociaux. Cela peut être confirmé empiriquement par les études du linguiste Derek Bickerton (1926-2018) qui a étudié les enfants de travailleurs immigrés sur les îles d'Hawaï. Il a découvert que ces enfants, issus de différents horizons linguistiques, créaient une langue créole unique et abstraite, qui au niveau lexical était un mélange de leurs langues maternelles, mais en même temps qui reproduisait la structure de la grammaire des autres langues créoles du monde[7].

Ainsi, si nous le contextualisons dans le cadre de la théologie chrétienne orthodoxe, on peut dire que les remplissages lexicaux, morphologiques et autres du langage évoluent et sont socialement construits, tandis que la capacité de parler est innée et fait partie de ce que nous savons être l'image de Dieu dans l'homme. Le langage

d'Adam n'est pas une fiction, mais la capacité de parler a été donnée par Dieu, alors que nous savons que le premier homme a créé lui-même les mots. Adam avait démontré sa capacité à nommer « tout le bétail, les oiseaux dans le ciel et tous les animaux sauvages » (Gn 2, 19-20). Ainsi, l'être humain possède à la fois un don divin de parole et est en même temps le créateur de sa propre langue.

En effet, les animaux sont souvent appelés ἄλογοι (« sans parole »). Le langage est un don divin qui distingue l'être humain du monde animal. Et il définit en partie l'image de Dieu dans l'être humain, tout comme la capacité créative, bien que ce soit juste la capacité de parler qui soit divine dans l'être humain, et non la syntaxe ou certains mots qui se sont développés historiquement. C'est cette capacité qui a une origine divine ; au début de la création du monde, Adam a donné des noms aux animaux et autres phénomènes. Selon la Bible, Dieu n'a pas donné à Adam des « paroles divines » ou un « langage angélique » d'en haut ; c'est plutôt Adam lui-même qui a donné des noms aux animaux, en utilisant le don de la parole de Dieu. C'est quelque chose qui distingue la parole humaine du signal et des systèmes sémiotiques des animaux. Chez les animaux, ils sont en effet instinctifs, et même s'ils apprennent (comme les singes peuvent apprendre la langue des signes), alors leur langue, encore une fois, est donnée d'en haut et de l'extérieur – par l'être humain. Dieu a fait l'être humain lui-même, et seulement l'être humain, le créateur de son propre discours.

Néanmoins, le fait que dans la tradition de l'Église les animaux sont souvent appelés *alogoi* (« sans parole ») ne signifie pas qu'ils manquent de certaines formes d'intellect, de structure sociale ou de langage. La parole est une caractéristique de la nature humaine ; cependant, la plupart des animaux évolués (singes, dauphins, etc.) ont en fait des systèmes de signaux très proches dans leur structure du discours humain : *alogoi* ne veut pas seulement dire « sans mot », mais signifie également « privés d'intelligence ». *Alogos* ne signifie pas quelqu'un incapable de parler ou privé de langage ou manquant d'intelligence ; cela ne signifie pas « sans langue » mais plutôt « sans esprit », ce qui implique non pas l'absence d'intellect,

mais l'absence d'un esprit spirituel, d'un libre arbitre et d'une capacité créative caractéristique des êtres humains et résultant de l'image de Dieu dans l'être humain. Par exemple, les perroquets peuvent « parler » en reproduisant les mots humains et, selon les expériences de l'éthologue américaine Irène Pepperberg, ils peuvent les utiliser pour communiquer avec les êtres humains. Cependant, ils sont clairement *alogoi* car leur cognition n'est pas celle de l'esprit spirituel humain et leur langue ainsi que d'autres langues animales (y compris celles des singes les plus évolués, des loups et des dauphins) n'est pas la même que la parole humaine.

Cependant, les Pères de l'Église n'ont pas hésité à reconnaître les capacités intellectuelles et émotionnelles des animaux. Si nous regardons de plus près les écrits de saint Basile le Grand, nous constatons que, selon lui, les animaux possèdent des sens bien définis et une mémoire assez fine. Basile parle notamment de l'ouïe de l'onagre et de la rancune du chameau :

> Quel animal marin pourrait imiter cette propriété du chameau, de se souvenir du mal qu'on lui a fait, et d'en conserver un long ressentiment ? Le chameau, frappé jadis, en garde longtemps le ressentiment, et il s'en venge lorsqu'il en trouve l'occasion. Écoutez, vous qui êtes vindicatifs, qui pratiquez la vengeance comme une vertu, apprenez à qui vous êtes semblables, lorsque, comme une étincelle cachée sous la cendre, vous entretenez votre humeur chagrine contre le prochain, jusqu'à ce que vous trouviez matière où allumer la flamme de votre colère ![8]

En poursuivant, saint Basile trouve dans de nombreuses espèces d'animaux développés des qualités telles que l'hospitalité, la discipline militaire et l'amour pour les parents. Il remarque notamment ces trois qualités chez les cigognes blanches. Il écrit que le comportement des cigognes se rapproche de la raison intelligente : elles migrent toutes et commencent toutes à un signal donné ; et il croit que les corbeaux, leur servant d'escorte, les ramèneront et les protègeront contre les attaques d'oiseaux hostiles. Il estime qu'une preuve de cet argument peut être trouvée dans le fait qu'au cours d'une saison donnée aucun corbeau n'apparaît et qu'ensuite ils reviennent avec des blessures, marques évidentes de l'aide et de l'assistance qu'ils ont fournies. Très

enclin à fournir des exemples d'ordre moral dans d'autres parties de son travail, il affirme ici que l'attention que les cigognes ont pour leurs anciens suffirait aux enfants humains, s'ils y réfléchissaient, à leur faire aimer leurs propres parents ; car il n'est personne si dénué de bon sens, au point de ne pas juger honteux d'être dépassé en vertu par des oiseaux sans raison. Les cigognes entourent leur père quand la vieillesse fait tomber ses plumes, le réchauffent avec leurs ailes et le soutiennent largement ; et même quand il vole, elles l'aident autant que possible, soulevant délicatement ses ailes de chaque côté, « un comportement si notoire qu'il a donné à la gratitude le nom de "quasi-cigognerie" [*antipélargosis*, du grec *pélargos*, la cigogne] »[9]. Il remarque également l'amour paternel et maternel inhérent à certains oiseaux :

> Quand elle construit son nid, l'hirondelle apporte des brins de paille dans son bec, mais, comme elle ne peut enlever la boue avec ses pattes, elle mouille le bout de ses ailes avec de l'eau, puis se roule dans la poussière la plus fine, et voici comment elle conçoit l'utilisation de cette boue. Peu à peu elle agglutine entre eux les brins de paille avec cette boue comme avec de la colle, et elle en nourrit ses petits ; et si l'un d'eux a les yeux crevés, elle tient de la nature un remède pour leur rendre la vue.[10]

De plus, saint Basile trouve chez les animaux, en particulier chez les espèces hautement développées, une morale naturelle qui fait que, dans certains cas, la monogamie et le respect du veuvage se placent au-dessus de la polygamie ; ici, il donne l'exemple de la tourterelle qui, ayant été séparée de son compagnon, ne contracte pas de nouvelle union, mais reste veuve, en souvenir de sa première alliance. Certes, il veut fournir ici un exemple moral aux êtres humains et, en particulier, aux chrétiens. Ailleurs, il utilise la figure rhétorique de l'opposition ; d'une part, il écrit que l'aigle montre la plus grande injustice dans l'éducation qu'il donne à ses petits : quand il a fait éclore deux petits, elle en jette un par terre, et ne reconnaît que celui qui reste. D'autre part, selon saint Basile, le balbuzard pêcheur ne laissera pas périr ce petit aigle abandonné ; il l'emporte et l'élève avec ses propres petits. Basile admire également l'amour de la corneille pour ses petits et le trouve tout à fait louable, car lorsqu'ils

commencent à voler, la corneille « vole à leurs côtés ; elle les nourrit et les élève le plus longtemps qu'elle le peut »[11].

En outre, le Père de l'Église estime que les animaux possèdent des états mentaux, des émotions excessives et une affection mutuelle irrésistible très similaires à ceux des personnes, en particulier entre les parents et les enfants. Saint Basile donne ici l'exemple d'une brebis et de son agneau : l'agneau reconnaît la couleur et la voix de sa mère au milieu de mille moutons, court vers elle et cherche ses propres sources de lait ; de même, la mère reconnaît son agneau parmi tant d'autres, même s'ils ont tous apparemment la même voix, la même couleur et la même odeur. Basile, cependant, nous met en garde sur le fait que cela est vrai au moins en ce qui concerne notre sens de l'odorat, mais il croit qu'au moins certains des animaux supérieurs possèdent un sens plus subtil que notre perception. De la même manière, il est convaincu qu'un chiot qui n'a pas encore de dents, saura déjà se défendre contre quiconque le taquine, et un veau qui n'a pas encore de cornes saura déjà où ses armes vont apparaître. Basile croit que ce phénomène prouve de façon évidente les deux faits suivants : premièrement, à son avis, il existe un instinct inné chez ces mammifères. Et deuxièmement, il n'y a rien de désordonné et rien d'imprévu chez les êtres vivants créés par le Dieu tout-puissant. Au contraire, les preuves que nous possédons indiquent que tous les êtres « portent des traces de la sagesse créatrice et montrent en eux-mêmes qu'ils ont été produits avec les moyens d'assurer leur propre sauvegarde »[12].

Enfin, saint Basile pense que les animaux ont même le langage et la connaissance. Certains animaux, y compris même les abeilles primitives, mènent selon saint Basile une vie « sociale » (*sic*) et politique, possédant une organisation sociale, une hiérarchie, un gouvernement (« si le propre de la vie sociale est de faire converger l'activité de chacun vers un but commun »), un roi et des commandants. Basile écrit que ces insectes ont un habitat commun, un certain niveau de socialisation et un travail commun. Et ce qui semble la chose la plus surprenante pour lui, c'est que les abeilles font leur travail sous la direction d'un roi et d'autres

officiers, et qu'« elles ne volent pas vers les prés si le roi ne vole pas à leur tête »[13].

Le roi des abeilles, selon saint Basile, n'est pas élu à la majorité des voix (car le peuple imprudent et ignorant élit souvent de mauvais chefs, voire place le pire des hommes au pouvoir), il n'est pas choisi par tirage au sort ou par fatalité (car les décisions aveugles et les coïncidences déraisonnables peuvent donner le pouvoir aux plus indignes) et il ne reçoit pas son pouvoir par hérédité ou succession de descendance (car de tels monarques issus des enfants des rois sont souvent incompétents, non éduqués en vertu et habitués au luxe et à la flatterie), mais il remplace les autres sur la base de critères naturels tels que la taille, la beauté et la douceur de caractère :

> Il porte un aiguillon, mais il ne s'en sert pas pour se défendre. C'est un principe de la loi naturelle et non écrite que soient lents à punir ceux qui sont élevés à de hautes fonctions. Même les abeilles qui ne suivent pas l'exemple de leur roi se repentent sans délai de leur imprudence, car elles meurent du coup de leur aiguillon.[14]

Basile fait plus loin référence à l'Ancien Testament, notamment au Livre des Proverbes « qui a fait à l'abeille des éloges belles et appropriées en l'appelant sage et industrieuse [...]. Voyez comme les découvertes de la géométrie sont accessoires pour la très sage abeille ! »[15]

De plus, le saint Père prouve de façon convaincante qu'un chien a non seulement des instincts (comme cela est évident chez la plupart des animaux), mais possède également une pensée abstraite d'un niveau presque humain et d'une logique aristotélicienne :

> Le chien n'a pas la raison en partage ; il a pourtant un sens qui lui tient lieu de raison. Car ce que les sages de ce monde, dans les méditations d'une vie d'études, n'ont découvert qu'avec peine, je veux dire les combinaisons des syllogismes, le chien s'en montre instruit par la nature. Quand il cherche en effet la trace de la bête, s'il trouve qu'elle part en plusieurs directions, il examine les voies qui mènent de différents côtés, et peu s'en faut qu'il ne fasse par son manège ce raisonnement syllogistique. La bête, dit-il, a tourné par ici ou par là ou de cet autre côté. Or elle n'est allée ni par ici ni par là. Il reste qu'elle s'est élancée dans cette direction. Ainsi,

> en éliminant les erreurs, découvre-t-il la vérité. Que font de plus ceux qui, gravement assis devant des figures géométriques, tracent des lignes dans la poussière, et, de trois propositions, en écartent deux pour trouver la vérité dans celle qui reste ?... On a gardé le souvenir de beaucoup de chiens qui se sont laissés mourir auprès de leurs maîtres assassinés dans des lieux déserts. Bien plus, certains (autres), quand l'événement était récent, ont guidé les recherches dont les meurtriers faisaient l'objet et provoqué le châtiment des malfaiteurs.[16]

Outre les animaux, que nous connaissons maintenant grâce aux manuels de biologie, la tradition de l'Église fait souvent référence à d'autres créatures comme le faune, le centaure, le griffon. Ainsi, saint Jérôme témoigne que les faunes et les centaures ont visité saint Antoine le Grand ; non pas les démons, mais les faunes et les centaures en tant qu'êtres vivants pouvant parler et n'étant pas créés à l'image de Dieu, comme des animaux.

Les Saintes Écritures soulignent à maintes reprises que les êtres humains et les animaux ne coexistent pas seulement parallèlement dans le monde, mais ont une relation particulière. Dieu a créé l'être humain comme Seigneur de tous les êtres vivants et les lui a confiés. Il leur a donné autorité « sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre » (Gn 1, 26-28 ; cf. Ps 8, 4-8).

Une chose importante est que l'Écriture souligne le fait que l'être humain se tient au-dessus des anges dans le plan divin de la création. Les anges ont été créés par Dieu comme les premiers êtres personnels et spirituels possédant le libre arbitre. Ils avaient la liberté de choisir entre grandir dans l'amour de Dieu ou s'effondrer. Ces anges qui se sont effondrés sont devenus des démons. Mais puisque les anges ont vu Dieu, contrairement aux êtres humains, en face-à-face, leur choix est définitif et irrévocable. Toutes les idées sur l'apocatastase des démons sont donc erronées, bien que le diable et les démons ne soient certainement pas des adversaires dualistes de Dieu, mais plutôt les ennemis de la création de Dieu et en particulier de l'humanité, jouant involontairement un rôle dans le plan de Dieu et étant autrement impuissant et sans force contre sa volonté.

La question de savoir si les anges sont des êtres entièrement spirituels ou s'ils possèdent un certain type de corps a été débattue par saint Théophane le reclus et saint Ignace Briantchaninov. Saint Théophane considérait les anges comme complètement spirituels, tandis que saint Ignace soutenait que les anges étaient constitués d'éther et bien qu'étant spirituels en comparaison à la matière et à nos corps, ils étaient néanmoins limités dans l'espace, car au sens strict, le seul être spirituel est le Dieu tout-puissant. Saint Ignace Briantchaninov, au contraire, a affirmé que le fantasme de Descartes de l'indépendance des esprits par rapport à l'espace et au temps est une absurdité et que tout ce qui est limité dépend forcément de l'espace. L'argument de saint Ignace est nettement plus puissant : les anges et les âmes humaines ne sont pas « matière » au sens où nous connaissons celle-ci, même sous ses formes les plus subtiles (comme les particules fondamentales), et seul Dieu est entièrement spirituel et n'est pas limité par l'espace et le temps.

La question de savoir si tous les anges partagent une même nature et ont des personnalités distinctes comme les êtres humains ou si chaque ange constitue une nature complètement distincte et un monde à part, a été discutée depuis longtemps. Cette dernière idée est beaucoup plus probable, car nous savons que la chute de certains anges n'a en rien affecté la pureté de la nature de ceux qui ont préféré rester avec Dieu. Et chaque ange a choisi pour lui-même. Par conséquent, nous devons accepter que chaque ange possède sa propre nature et constitue à lui seul un cosmos bien distinct.

Suivant l'enseignement des Écritures et des Pères de l'Église, les chrétiens orthodoxes croient que les anges, étant actuellement plus proches de Dieu que les êtres humains, sont néanmoins plus bas dans le plan de Dieu et dans la hiérarchie des créatures créées. Premièrement, l'Écriture dit que « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu » (Gn 1,27). Le texte biblique donne à penser que l'être humain est le summum de la création de Dieu, car les anges ne sont jamais mentionnés comme étant également créés à l'image de Dieu. Le saint apôtre Paul le dit encore plus clairement : « Et auquel des anges a-t-il jamais dit : Assieds-toi à ma droite,

jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied ? Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ? » (He 1, 13-14). L'hymnographie de l'Église révèle la vierge Marie, la *Théotokos*, comme le premier être humain à entrer réellement dans la plénitude de l'amour de Dieu et du Royaume céleste en utilisant les mots : « Toi plus vénérable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins. »

Une chose importante à noter : dans Genèse 1, Dieu a donné des noms au jour, à la nuit, au ciel, à la terre et aux mers (Gn 1, 5.8.10). Cependant, les animaux entretiennent une relation spécifique avec l'homme, car Dieu a ordonné à l'être humain de nommer les animaux (Gn 2,19). Ainsi, l'être humain est-il le véritable maître des animaux et il en est responsable.

Il est généralement accepté par l'Église que, contrairement à l'âme humaine, celle de l'animal est mortelle. Mais qu'est-ce que cela signifie plus précisément ? Si nous supposons que l'âme animale est simple comme celle de l'être humain, nous devrons penser qu'elle n'a pas d'éléments et ne peut pas se désintégrer ou se dissoudre pour disparaître complètement. Cela, cependant, n'est rien d'autre qu'une hypothèse sans fondement, car nous ne savons presque rien sur l'essence de l'âme animale ; tandis que la simplicité et l'indestructibilité s'appliquent plutôt à l'esprit humain souvent désigné par le terme d'âme, mais distinct de celle-ci, l'âme étant le niveau inférieur des énergies psychiques d'un être humain ou d'un animal. Nous pouvons donc accepter la proposition ci-dessus comme une suggestion, mais pas davantage.

En même temps, l'Ecclésiaste a des paroles très provocantes : « Qui sait si le souffle des fils de l'homme monte en haut, et si le souffle de la bête descend en bas dans la terre ? » (Qo 3,21). Ce texte permet une double lecture. Les âmes des animaux sont soit corruptibles dans la terre, comme leurs corps, et disparaissent donc irrévocablement, soit reposent dans la terre aux côtés des éléments matériels et peuvent éventuellement être ressuscitées pour demeurer avec les êtres humains dans le Royaume céleste.

En ce qui concerne la tradition chrétienne orthodoxe, on peut voir qu'il n'y a pas de vénération spécifique de la matière en tant que telle, mais plutôt des êtres auxquels cette matière est destinée. Nous trouvons une preuve de ce point de vue dans l'enseignement de l'Église sur la vénération des objets saints et de la matière sainte comme rien d'autre que des moyens pour le salut de la figure centrale de l'univers créé – les êtres humains. La fétichisation de la matière sainte est une hérésie condamnée à l'époque de l'empereur Alexis Ier Comnène. L'évêque Léon de Chalcédoine enseignait à tort que la matière des choses saintes (par exemple des icônes) était sainte et devait être vénérée[17]. Un concile décida que les icônes devaient être vénérées « relativement et non pas liturgiquement », c'est-à-dire par rapport au prototype plutôt qu'aux choses saintes en elles-mêmes. Cette intuition se retrouve dans l'expression actuelle de la confession de foi que tout candidat au sacerdoce doit prononcer avant son ordination : « Je vénère les icônes sacrées relativement et non pas liturgiquement. » Tous les objets matériels saints et bénis sont précieux non pas en eux-mêmes, mais comme moyens de notre salut dans la perspective sotériologique. La valeur ultime dans le christianisme est l'être humain et sa vie éternelle. Jésus le confirme quand il dit : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (Mc 2,27) ; les moyens au service de notre salut sont saints, mais ce ne sont que des moyens, seul le salut est le but. Comme le Sabbat pour les Hébreux de l'Ancien Testament, l'autel saint, les icônes ou les reliques sont saints parce qu'ils sont destinés à être des moyens de notre sanctification et de notre salut, qui est le but ultime.

Les êtres humains se tiennent au-dessus des anges, selon l'auteur de l'épître aux Hébreux. Les anges sont « des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ? » (He 1, 13-14). Les êtres humains, et non les moyens de sanctification qui leur sont donnés, entreront dans le Royaume de Dieu, où « je n'y ai pas vu de temple : car le Seigneur Dieu Tout-Puissant et l'Agneau en sont le temple » (Ap 21,22). En effet, les animaux n'ont pas de libre arbitre et ne peuvent ni jouir

de la béatitude des saints ni être condamnés à subir les tourments préparés pour les pécheurs. L'essence de la liberté n'est pas dans le choix lui-même, mais, pour un être spirituel et personnel, la liberté morale est impossible sans liberté gnomique. Cette dernière est le plus grand don de Dieu qui distingue l'homme de tous les animaux ; c'est un préalable nécessaire à ce qui caractérise fondamentalement l'image de Dieu dans l'être humain, à savoir l'amour dans la liberté.

Néanmoins, la doctrine chrétienne ne nous empêche pas de penser que les âmes des animaux, qui ne sont sûrement pas immortelles dans le sens où les âmes humaines le sont, se corrompent comme les corps des animaux et se réunissent après leur mort avec la force génératrice de la Terre, mais que cette corruption n'est pas irréversible. Il est difficile ou presque impossible d'appliquer aux animaux des mots comme *résurrection* ou encore *salut* ; il est clair que Dieu ne sauve que l'humanité. En même temps, je pense que tout chrétien orthodoxe aurait l'intuition que le chien de Tobias, le lion de saint Gérasime du Jourdain ou l'ours de saint Séraphin de Sarov doivent trouver une place dans le Royaume des Cieux.

Finalement, d'une part, Dieu n'abolit pas sa création ; d'autre part, l'univers entier doit être renouvelé pour l'éternité par le renouvellement de l'humanité en Christ. En effet, l'Écriture dit à propos de la perspective eschatologique des animaux :

> Car la création a été soumise à la vanité, non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise, avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. Et elle n'est pas la seule, mais nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, en attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps (Rm 8, 20-23).

Et encore une fois, sur l'avenir de la vie animale dans le royaume messianique, l'Écriture visualise l'harmonie entre les animaux sauvages et domestiques qui seront soumis aux êtres humains : le loup, l'agneau, le léopard, le jeune lion seront dirigés par un petit enfant (Is 11, 6-7).

La question de savoir si Dieu rétablira réellement dans la chair la vie animale qui vivait sur Terre reste ouverte. Toutefois, ce que nous pouvons supposer à partir de l'Écriture, c'est qu'une sorte de vie animale peut être présente avec les êtres humains dans l'éternité suivant les paroles du Christ : « Or, la volonté de Celui qui M'a envoyé, c'est que Je ne perde rien de tout ce qu'Il m'a donné, mais que Je le ressuscite au dernier jour » (Jn 6,39). Enfin, les paroles du psaume nous donnent l'espoir de la résurrection des animaux qui ont vécu sur la Terre :

> Tous (ces animaux) attendent de Toi que Tu leur donnes la nourriture en temps voulu. Tu la leur donnes, ils la recueillent ; Tu ouvres la main, tous sont comblés par ta bonté. Mais quand Tu détournes ta face, ils sont troublés ; quand Tu retires leur esprit, ils disparaissent et reviennent à leur poussière. Tu envoies ton Esprit : ils sont créés et Tu renouvelles la face de la Terre (Ps 103, 27-30).

Notes

1. Anathèmes du synode de Constantinople (543) contre Origène, III : « Si quelqu'un dit que le soleil, la lune et les étoiles sont aussi des êtres raisonnables, et qu'ils ne sont devenus ce qu'ils sont que parce qu'ils se sont tournés vers le mal : qu'il soit anathématisé ! » (cf. A.de Guillaumont, *Les « Kephalaia Gnostica » d'Évagre le Pontique et l'histoire de l'origénisme chez les Grecs et les Syriens*, Paris, 1962, p. 144).

2. Basile de Césarée, *Homélies sur l'Hexaéméron*, VIII, 1, éd. et trad. S. Giet, SC 26bis, Paris, 1968², p. 430-431 [NDLR : Le texte de la traduction de S. Giet est parfois corrigé].

3. *Ibid.*, VII, 1, SC 26bis, p. 392-393.

4. *Ibid.*, VII, 2, SC 26bis, p. 396-397.

5. Cf. *Ibidem*.

6. Voir N. Chomsky, *Syntactic Structures*,The Hague, éd. Mouton, 1957.

7. D. Bickerton, *Dynamics of a Creole System*, Cambridge University Press, Londres, 1975. Id., *Roots of Language*, Ann Arbor, Karoma Publishers, 1981 ; Id., « The language bioprogram hypothesis » dans *Behavioral and Brain Sciences* 7, 1984, p. 173-221 ; Id., *Language and Species*, Chicago IL, University of Chicago Press, 1990 ; Id., *Language and Human Behavior*, Seattle, University of Washington Press, 1995 ; Id. (avec William H. Calvin),

Lingua ex Machina: Reconciling Darwin and Chomsky with the Human Brain, Cambridge MA, MIT Press, 2000 ; Id., *Bastard Tongues*, New York, Hill & Wang, 2008 ; Id., *Adam's Tongue. How Humans Made Language, How Language Made Humans*, Hill & Wang, New York, 2009 ; Id., *More than Nature Needs: Language, Mind, and Evolution*, Harvard University Press, Cambridge MA, 2014.

8. Basile de Césarée, *Homélies sur l'Hexaéméron*, VIII, 1, SC 26bis, p. 396-397.

9. *Ibid.*, VIII, 5, SC 26bis, p. 454-455.

10. *Ibid.*, VIII, 5, SC 26bis, p. 454-457.

11. *Ibid.*, VIII, 6, SC 26bis, p. 460-461.

12. *Ibid.*, IX, 4, SC 26bis, p. 500-501.

13. *Ibid.*, VIII, 4, SC 26bis, p. 446-449.

14. *Ibid.*, VIII, 4, SC 26bis, p. 448-449.

15. *Ibid.*, VIII, 4, SC 26bis, p. 450-451.

16. *Ibid.*, IX, 4, SC 26bis, p. 500-502.

17. Voir *Annae Comnenae supplementa historiam graecorum ecclesiasticam saeculi XI et XII spectantia*, Tübingen, 1832, t. 6 ; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des ostromischen Reichs*, II, Berlin-Munich, 1925, n° 1130 ; V. Grumel, *Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, I, 3, Paris, 1971, n° 933, 935, 939, 940, 955, 967 ; Id., « L'affaire de Léon de Chalcédoine. Le chrysobulle d'Alexis Ier sur les objets sacrés », *Échos d'Orient* 39, 1940/1942, p. 130-133 ; Id., « Documents athonites concernant Léon de Chalcédoine », dans *Miscellanea G. Mercati*, III, Vatican, 1946, p. 116-135 ; P. Stephanou, « La doctrine de Léon de Chalcédoine et ses adversaires sur les images », *Orientalia Christiana Periodica* 12, 1964, p. 177-199 ; H.-G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich,* Munich, 1959, p. 339-340.

Eugène A. Khvalkov, laïc orthodoxe russe, spécialiste de l'histoire médiévale de la Russie, auteur d'une monographie sur les colonies génoises en mer Noire au Moyen Âge, il enseigne l'Histoire à l'École supérieure des Sciences sociales et Humanités de Saint-Pétersbourg.

« Morale orthodoxe » sur le sexe ou éthique du sexe ?*

Aristote Papanikolaou

Le présent exposé fait partie d'une série d'études auxquelles a abouti le projet de recherche intitulé *L'Identité orthodoxe contemporaine et le défi du pluralisme et de la diversité sexuelle à l'âge de la laïcité*. Ce projet émane des universitaires du Centre d'études chrétiennes orthodoxes de l'université de Fordham en partenariat avec l'Université d'Exeter[1]. Ces études résument les communications préparées et données lors de ce congrès. À elles toutes, elles reflètent la diversité des opinions représentées et témoignent de la nécessité de poursuivre la réflexion et le dialogue sur ces sujets complexes et controversés.

J'illustrerai mon propos par une histoire. Au semestre d'automne de l'année 1999, j'enseignais l'éthique à la Faculté orthodoxe grecque de théologie de la Sainte-Croix à Brookline (Massachussetts). Nous parlions des vertus chez saint Maxime le Confesseur et de la façon dont leur développement favorisait les relations en faisant place ainsi à la présence de Dieu. J'ai posé aux étudiants la question suivante : si deux personnes (dont je n'ai pas précisé le sexe) vivaient ensemble en amitié depuis cinquante ans et faisaient preuve de vertu, serait-

* Texte paru le 4 novembre 2019 sur le site Public Orthodoxy (Centre des études chrétiennes orthodoxes de l'Université de Fordham, États-Unis d'Amérique), traduit de l'anglais par Mireille Rovère-Tzivikis.

ce un exemple de communion avec Dieu et de participation à la vie divine ? Ils m'ont tous répondu que oui. Je leur ai ensuite demandé si le fait d'avoir des rapports sexuels annulerait les bienfaits de leur amitié vertueuse. La moitié d'entre eux a répondu par l'affirmative, tandis que l'autre moitié a saisi ce que j'avais en vue et que je vais essayer de développer dans ce bref exposé, qui comprendra deux parties.

1. Dogmes contre canons et croyances contre éthique

Comme le montre cette histoire, l'éthique de l'Église sur la sexualité relève principalement des rapports sexuels et des critères de moralité de l'acte sexuel.

Dès l'abord, on pourrait soutenir qu'il n'y a pas matière à discussion, l'enseignement de l'Église sur le sexe étant clair et net depuis le début. Il faut admettre que l'écrasante majorité des sources faisant autorité dans la Tradition orthodoxe – les Écritures, les conciles, les écrits ou maximes laissés par les saints, la liturgie – limite l'activité sexuelle au mariage et parfois même à la procréation. La question qui se pose alors est de savoir ce qu'on peut dire et ne pas dire dans l'Église ; cela revient à se demander comment il faudrait interpréter lesdites sources faisant autorité.

Récemment, l'expression « morale orthodoxe » a été citée pour désigner un enseignement définitif et inchangeable sur les règles morales. Or, cette expression n'existe dans aucune des langues – grecque, syriaque, copte, arménienne – utilisées par les textes fondateurs de la Tradition orthodoxe. Certains allèguent même que le terme d'hérésie était utilisé pour désigner les infractions morales, étayant leur affirmation d'une référence aux nicolaïtes. Saint Jean les évoque à propos de leurs œuvres et aussi de leur enseignement (Ap 2,6 et I 2,15), après quoi ils ne sont mentionnés que rarement et en lien avec le gnosticisme[2]. C'est en raison de cette affinité avec le gnosticisme que les nicolaïtes ont été inclus dans la liste des hérétiques et non pour avoir mangé de la viande sacrifiée aux idoles ou pour avoir fait preuve d'immoralité sexuelle.

Pour l'Église, les actions n'ont jamais été étiquetées comme « orthodoxes » ou « hérétiques ». Seules l'ont été les professions de foi erronées concernant la Trinité ou la personne du Christ (le dogme sur les icônes étant une extension du débat christologique). Comme le déclare saint Basile dans sa *Première Lettre sur les canons adressée à Amphiloque* (*Lettre* 188), sont taxés d'hérésie « ceux qui ont rompu totalement avec l'Église et ont adopté une foi étrangère à la sienne ». Les proclamations dogmatiques d'un concile ont toujours été séparées des décisions canoniques. Or, c'est dans les canons de l'Église que la morale a été codifiée. Certes, il doit y avoir une conformité entre la théologie et l'éthique, entre le dogme et les canons ; mais, tandis que les dogmes ne sont pas négociables, les canons font partie des textes que l'Église doit en permanence considérer avec discernement.

La notion d'économie semble l'indiquer car, alors que nul au sein de l'Église ne serait autorisé à contester la divinité du Christ (dogme), les canons sont le résultat de l'application de l'Évangile dans l'exercice de l'économie, dans le discernement de ce qui conduira l'être humain au but final, à savoir l'union avec Dieu. Dans la Tradition des canons, il y a tant d'exemples des effets produits par le discernement, la prudence et la réflexion s'exerçant à la lumière d'une situation particulière que cette approche est devenue un axiome ; en revanche, personne dans l'Église n'a jamais été autorisé à contester la divinité du Christ. Alors que l'Église a toujours condamné à la fois les croyances erronées et les actes répréhensibles, elle qualifie d'hérésie le rejet de la divinité du Christ, tandis qu'elle gère les infractions d'ordre moral au moyen d'« épitimies », qui sont des sanctions disciplinaires. Cela explique aussi, comme on peut facilement le constater, qu'un grand nombre d'actions, jadis jugées moralement illicites, soient aujourd'hui autorisées par l'Église. L'un des exemples les plus flagrants est le prêt à intérêt, mais l'Église a aussi révisé ses directives sur le divorce, l'esclavage, la consultation de médecins juifs et autres matières canoniques.

Alors que la prédication de l'Église, sous la forme de canons, de passages scripturaires, de citations patristiques, peut faire pencher

la balance en matière de morale, comme ce fut le cas à une certaine époque avec l'acceptation de l'esclavage (on allait jusqu'à prodiguer des recommandations aux esclaves !), ces directives particulières, qui ont structuré la prédication de l'Église, sont discutables et à recevoir avec discernement. Les dogmes ne sont pas négociables, mais ils définissent les paramètres du débat ; ils n'entravent pas la discussion légitime, qui inclut les types de pratiques et d'actions propres à harmoniser l'architecture de l'âme pour l'ouvrir à la grâce divine toujours offerte. Le défi est, comme l'exprime si éloquemment Vladimir Lossky dans son *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient*, de « vivre le dogme ».

Comment pouvons-nous être sûrs que notre discernement au sein de l'Église est à chaque fois fidèle à la Tradition ? On pourrait définir cette fidélité en termes de « morale biblique » ou en termes de pérennité de tel ou tel principe ou règle morale, de telle ou telle interdiction canonique. Des expressions telles que « morale biblique » noient le poisson parce qu'elles donnent l'impression que la morale se réduit à l'interprétation littérale des injonctions de la Bible. Un coup d'œil au Lévitique suffirait pour infirmer cette interprétation de la Tradition de notre Église, sans parler des interdictions du Nouveau Testament, que l'Église ne suit plus à la lettre (Mc 10, 11-12) – tout dépend du sens que l'on donne à ce passage obscur –, (1 Co 11,5 et 14,34). Le christianisme orthodoxe est une religion de la personne, non du livre, et les Écritures, qui sont fondamentales, sacrées et font autorité, se focalisent sur la personne du Christ, qui devient la clé herméneutique de leur lecture.

Finalement, c'est la tradition dogmatique qui forme le cadre de ce discernement. Le dogme de l'Église révèle l'unité de la divinité et de l'humanité en Christ, et cette révélation nous dévoile en même temps que les êtres humains sont capables d'expérimenter les énergies divines et de devenir comme Dieu, ce que l'Église désigne sous le terme de *théosis* (déification). Comme le dit saint Athanase dans un traité, qui est sans doute la meilleure récapitulation de notre foi, « Il s'est fait homme pour que nous soyons faits Dieu »[3].

Cet axiome devient une clé de lecture pour la compréhension de l'ensemble des sources[4].

Devenir Dieu ne signifie pas devenir tel que Zeus ou Thor ; devenir Dieu signifie aimer comme Dieu aime – même l'étranger et l'ennemi –, puisque Dieu est amour (1 Jn 4,8). Ainsi lorsque nous parlons d'éthique dans l'Église, le but ou *télos* de l'éthique est de *transfigurer* nos vies (Mt 17, 1-13) de façon à participer de plus en plus à la vie divine, ce qui nous permet d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toute notre âme et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes (Lc 10,27). C'est dans ce cadre que nous devons discerner les normes et pratiques éthiques qui rendent possible notre union avec Dieu, que nous pouvons expérimenter dès cette vie à un degré plus ou moins poussé. Et c'est cet axiome qui a poussé l'Église à condamner catégoriquement l'esclavage (il était temps !), au lieu de faire des recommandations aux esclaves ou de règlementer leur conduite par des canons.

On pourrait objecter qu'affirmer que les normes et les pratiques éthiques sont sujettes à caution constitue une forme de relativisme, effet de l'influence exercée par le discours libéral moderne de la laïcité, diamétralement opposé à l'orthodoxie. Or, tout d'abord, le discernement fait partie de la Tradition de l'Église et n'implique pas le relativisme, puisqu'il a clairement en vue une finalité, qui est la déification (*théosis*). En second lieu, le fait d'être « diamétralement opposé » est en soi un dualisme théologiquement problématique, puisque l'Esprit Saint est « partout présent et remplissant tout ». En fait, toute hérésie est une forme de dualisme, et la Tradition dogmatique christologique s'est opposée à ce dualisme absolu entre le créé et l'Incréé. De surcroît, les Pères et Mères de notre Tradition ont toujours su voir ce qu'il y avait de bon dans la philosophie grecque païenne. Est-ce capituler devant la pensée grecque païenne que de reconnaître ce qu'il y avait de juste dans le platonisme ? La structure même de l'âme, telle que la définit saint Maxime le Confesseur (voir la deuxième partie de cet exposé) pour permettre d'appréhender la vie dans la *théosis*, est en elle-même un emprunt à la philosophie grecque païenne. L'anthropologie théologique

de saint Maxime s'en trouve-t-elle invalidée pour autant ? Somme toute, pourquoi le discernement appliqué à des normes éthiques à la lumière de nouvelles informations serait-il une capitulation devant une forme diamétralement opposée du discours ? Le rejet absolu du discours libéral moderne lui-même ne pourrait-il pas être une forme d'autodéfinition de l'orthodoxie dans l'éclairage de cette opposition ? Et si l'opposition elle-même est ce qui définit l'orthodoxie, est-ce que cet apophatisme déformé – nous sommes ce que nous ne sommes pas – est réellement fidèle à l'orthodoxie, qui relève en définitive de notre progression vers l'union avec Dieu ?

II. Une théologie de l'éros

S'il y a une cohérence dans la Tradition orthodoxe entre la théologie et l'éthique, entre le dogme et le canon, alors une éthique du sexe doit être une éthique « théotique » ; autrement dit, une éthique selon laquelle l'accomplissement de l'éros sexuel serait potentiellement sacramentel, au sens où l'expérience de Dieu serait possible à travers l'éros comme à travers toutes les manifestations de la création matérielle (voir Denys l'Aréopagite, *Des noms divins*). La création matérielle n'est pas l'ennemie de Dieu : Il l'a faite pour qu'à travers elle, nous nous ouvrions à l'expérience du Divin. Cette matérialité inclut l'éros. Saint Maxime le Confesseur lui-même affirme que l'éros est la force motrice de la nature, le combustible qui nous propulse vers l'union avec Dieu lorsque toutes les fonctions cognitives ont cessé par l'effet de la saturation de la lumière divine. Il écrit :

> Lorsque par l'ardeur (*éros*) de l'amour pour Dieu, l'intellect sort de lui-même […], à travers l'amour l'intellect est ravi par la connaissance de Dieu et, dégagé des êtres, il perçoit l'infinité divine […].[5]

En fait, pour parler de l'amour pour Dieu, saint Maxime emploie bien le mot *éros*. L'éros en soi est bon, comme l'est toute la création, mais il peut être mal orienté.

C'est pourquoi, saint Maxime, plus que tout autre auteur patristique de la Tradition orthodoxe, donne une analyse et une description détaillées des diverses parties de l'âme et de leur interdépendance. Il essaie de donner des conseils sur la façon de remodeler son architecture, afin d'orienter progressivement l'éros vers Dieu et non plus simplement vers des objets finis. Cette architecture est constituée de différents éléments, parmi lesquels le désir, les émotions qui ont trait à des réactions telles que la peur, la haine, la colère, le courage, et l'activité cognitive/rationnelle. Le fonctionnement de chacune des parties de l'âme dépend de son intrication avec les autres. Pour que ce fonctionnement soit parfait, celui des autres parties doit l'être également. Ainsi, l'envie rend notre désir avide, ce qui assombrit notre façon de voir (cognitivement) la vérité concernant la création de Dieu ; à son tour, cette vision attise en un cercle vicieux d'autres émotions et désirs destructeurs. C'est à l'aune de la participation à la vie divine, c'est-à-dire de l'amour plus ou moins grand que nous portons à Dieu et au prochain, y compris l'ennemi et l'étranger, que se mesure l'efficacité de ce fonctionnement.

Il est vrai que dans une discussion sur l'éthique de la sexualité au sein de l'Église, il faut tenir compte de la nature, mais chez saint Maxime, la nature est dynamique. De surcroît, la nature humaine n'est pas sans rapport avec l'architecture de l'âme et le paysage des émotions et des désirs. La vraie lutte ascétique consiste à optimiser la relation entre les différentes parties de l'âme, de sorte que l'éros soit progressivement orienté vers Dieu et devienne ainsi une expérience de la vie divine.

Qu'est-ce que cela signifie pour une éthique du sexe ? Si le but de la vie est l'union avec Dieu, alors l'éthique n'est pas un amas de règles pour les règles, qu'il s'agirait de suivre pour marquer des points ; ce sont des pratiques, des règles et des principes, adoptés pour harmoniser l'architecture de l'âme de façon à faciliter la progression vers Dieu et, ce faisant, influer sur la relation avec le prochain (éthique sociale). Le désir sexuel, comme tous les désirs, nécessite une structure ascétique pour maximiser son potentiel de

sacramentalité, c'est-à-dire son aptitude à manifester la présence divine.

L'Église a toujours perçu que cette structure ascétique impliquait une relation fondée sur un engagement à long terme entre un homme et une femme. À condition que les êtres concernés s'adonnent aux pratiques ascétiques qui stimulent l'apparition des vertus canalisant le flux de l'éros pour le rendre sacramentel. L'ascétisme imprègne tous les aspects de cette relation ; mais pour ce qui est de l'éros sexuel, une suggestion simple et élémentaire de l'approche ascétique serait d'être à l'écoute de l'autre, attentif à ses prédilections, ses répugnances, ses craintes et ses attentes concernant l'acte sexuel.

S'agit-il d'un « ascétisme nouveau » en ce sens que les auteurs patristiques ne parlent pas de ces pratiques spécifiques ? Peut-être exprime-t-il la Tradition d'une manière qui n'avait pas été systématisée auparavant, mais il n'est pas « nouveau », puisqu'il a toujours tendu à restructurer l'architecture de l'âme pour canaliser l'éros et l'orienter vers Dieu, et donc être en conformité avec la nature. L'ascétisme ne peut être la maîtrise de soi ou le renoncement à soi-même en tant que tel, ce qui le réduirait à de simples règles à suivre, alors qu'il s'agit de pratiques dont l'efficacité dans le remodelage de l'âme a été confirmée par l'expérience. Il existe d'ailleurs plusieurs façons de se maîtriser et de renoncer à soi-même : s'engager dans la pratique de l'honnêteté et de la vulnérabilité à travers une vie sexuelle avec un partenaire à vie peut être considéré comme une façon de perdre sa vie pour la trouver (Mt 16,25). Ce qui est positif, c'est que l'acte sexuel en soi, le mouvement vers l'autre, est potentiellement un moment sacramentel, autrement dit iconique de la présence divine, tandis qu'il canalise en même temps le flux de l'éros et l'oriente vers Dieu.

Cependant, le désir sexuel n'est pas suscité par le seul élan vers l'être aimé. En tant qu'êtres humains, nous sommes des créatures déchues, notre éros s'étant détourné de Dieu, notre créateur. Du fait de cette chute, l'éros sexuel risque d'être déréglé et ce qui est impliqué dans l'incitation du désir n'est pas toujours clair. Ce peut être simplement l'envie d'être près de l'autre, mais il y a aussi les

gènes, l'infrastructure biologique et neurologique, le bien-être ou le mal-être du moment, l'heure du jour, la saison, la température, certains vêtements, l'historique de chacun. Éventualité beaucoup plus tragique, il peut s'agir d'une expérience de viol ou d'autres formes de violence et de traumatisme. Ces facteurs imbriqués ont souvent leur origine dans le fétichisme ou les fantasmes, susceptibles d'inciter l'acte sexuel et même de l'accompagner.

Quand on examine tous les éléments qui peuvent être impliqués dans le désir, l'excitation sexuelle et l'accomplissement de l'acte, on s'aperçoit que les choses ne sont pas aussi simples que le suggère l'assertion selon laquelle le sexe est béni, pur, juste, correct, neutre, moralement licite dans le mariage. Cette affirmation perd notamment de vue le fait que le viol s'est produit et se produit encore dans de nombreux mariages. Le désir sexuel est vraiment une affaire compliquée, et voilà sans doute pourquoi saint Paul dit que « mieux vaut se marier que brûler » (1 Cor 7,9). À la suite de l'Apôtre, l'Église a reconnu que le mariage fournissait potentiellement au désir érotique une structure ascétique, qui n'abrogeait pas sa complexité, mais avait le pouvoir de le modeler de manière à en faire une voie vers la participation à la vie divine au sein même de sa complexité. L'ascétisme ne résout pas la complexité, mais il l'empêche de s'installer définitivement, évitant ainsi les écueils d'objectivation, de démonisation ou de violence. Et pour ceux ou celles qui ont été traumatisés par la violence, sexuelle ou autre, la recherche a montré que les pratiques qu'on pourrait décrire comme ascétiques sont susceptibles de constituer une voie vers le rétablissement et la guérison.

Qu'en est-il de l'expérience du désir homoérotique ? En premier lieu, même si les sources autorisées font pencher la balance en faveur de la condamnation de certains actes sexuels homoérotiques, j'ai montré que les normes, règles et pratiques éthiques, pour la plupart codifiées dans les canons de l'Église, pouvaient être l'objet d'un débat par la voie du discernement. Cela étant posé, j'ai essayé de fournir un cadre de discussion autour du désir érotique dans l'espoir de susciter le discernement capable de modeler le désir

sexuel pour l'orienter vers Dieu, au lieu de le détourner de Lui. Si le mariage est perçu comme étant, en partie, un partenariat ascétique et si l'une des fonctions de ce partenariat consiste dans la vigilance devant la complexité du désir érotique en vue de la maximisation du potentiel sacramentel de cet éros, alors la question qui se pose est la suivante : la structure du désir homoérotique est-elle différente de celle du désir hétéroérotique ? Et si elle ne l'est pas, pourquoi le désir homoérotique serait-il écarté du modelage ascétique et du potentiel sacramentel dont bénéficie le désir hétéroérotique ? Il faut se rendre à l'évidence : le désir homoérotique est modelé dans une relation fondée sur un engagement à long terme, relation dans laquelle les vertus sont manifestes. Si donc un débat est sollicité, l'Église se doit de prêter l'oreille à ces voix de l'expérience, qui tentent de jeter une passerelle entre des positions divergentes.

Notes

1. Ce projet a été cofinancé par le British Council, l'association « Friends of the British Council » et la fondation « Henry Luce » en tant qu'adhérant au programme « Bridging Voices » du Bristish Council. En août 2019, cinquante-cinq universitaires ont rejoint le congrès international réuni à St Stephen's House [établissement supérieur anglican de théologie] de l'université d'Oxford.

2. Voir Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, III, 11.

3. Athanase d'Alexandrie, *Sur l'Incarnation du Verbe*, 54, 3, éd. Ch. Kannengiesser, Paris, 1973, SC 199, p. 458-459.

4. Comme illustration de cette approche du très difficile passage de *Proverbes* 8, 22, lequel, pris à la lettre, serait un refus de la divinité du Christ, voir Athanase d'Alexandrie, *Apologie contre les ariens*, 2, 18-82.

5. Maxime le Confesseur, *Première Centurie sur la charité,* 10-12 (cité dans *Philocalie*, trad. J. Touraille, Paris, 1995, t. I, p. 374) ; cf. également § 19 et 100, parmi beaucoup d'autres références.

Aristote Papanikolaou : théologien laïc orthodoxe américain, il est titulaire de la chaire de Théologie et culture orthodoxes « Archbishop Demetrios » et co-directeur du Centre d'études chrétiennes orthodoxes de l'Université de Fordham (Bronx NY).

Chronique

Rappel à Dieu du père Boris Bobrinskoy (1925-2020)

Le 7 août 2020 s'est endormi dans la paix du Seigneur le père Boris Bobrinskoy à l'âge de 95 ans dans sa maison de Bussy-en-Othe (Bourgogne) où il vivait retiré depuis une quinzaine d'années. Le père Boris était une figure majeure de l'orthodoxie francophone au plan théologique et pastoral. Protopresbytre de l'exarchat russe du Patriarcat œcuménique, il fut longtemps recteur de la paroisse francophone de la Sainte-Trinité, dans la crypte de la cathédrale Saint-Alexandre-de-la-Néva, rue Daru (Paris), son rayonnement de pasteur et prédicateur et sa paternité spirituelle débordant largement le cadre de sa paroisse et de son Église. Professeur de théologie dogmatique à l'Institut Saint-Serge de 1954 à 2006 et auteur de nombreux ouvrages et articles de théologie, il fut l'un des refondateurs de la revue *Contacts* en 1959 et l'un des fondateurs de la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale en 1975. Il présidait la radio « La Voix de l'orthodoxie », fondée par ses soins dès 1981 et qui diffusait des émissions religieuses vers l'URSS. Résolument engagé dans le Mouvement œcuménique, il fut longtemps membre de la commission « Foi et Constitution » du Conseil œcuménique des Églises (COE) et du Comité mixte de dialogue théologique catholique-orthodoxe en France. Ses funérailles, auxquelles ont participé de nombreux clercs et laïcs de toutes juridictions orthodoxes, se sont déroulées le 11 août sous la présidence du métropolite Emmanuel (Patriarcat œcuménique) au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection (Bussy-en-Othe). La revue *Contacts* consacrera dans l'avenir un volume à sa mémoire et à son œuvre.

* * *

Rappel à Dieu de l'archimandrite Victor (Raïsi) (1939-2020)

L'archimandrite Victor (Raïsi), fondateur et premier higoumène du monastère orthodoxe de la Dormition-de-la-Mère-de-Dieu (Patriarcat œcuménique) situé à La Faurie (sud du Dauphiné), a été rappelé à Dieu le 17 août 2020 à l'âge de 81 ans, après avoir souffert durant 19 ans de la maladie de Parkinson. Né Joseph Raïsi, le père Victor fut longtemps professeur de philosophie à Marseille, puis plus tard à Gap et à Manosque. En 1970, il achète à La Faurie en un lieu de montagne isolé une ferme en ruine avec un hectare de terres. La première liturgie eucharistique orthodoxe y est célébrée par le père Cyrille Argenti en 1971 à l'occasion d'un camp de scouts hellénique. Un an plus tard, un nouveau poste obtenu à Gap permet au jeune Joseph de consacrer son temps libre à la retraite spirituelle en s'installant définitivement à Notre-Dame de La Faurie. En novembre 1976, le métropolite Mélétios (Patriarcat de Constantinople) bénit la constitution d'une association cultuelle et le jeune Joseph est tonsuré moine en 1978 sous le nom de Victor, saint martyr de Marseille. Après son ordination à la prêtrise en 1981, le père Victor reçoit par lettre canonique la bénédiction d'accueillir des novices, le centre de culte devenant un monastère. La première génération de moines installés à Notre-Dame de 1982 à 2000 (jusqu'à une dizaine) a poursuivi les travaux de l'église et créé un cadre matériel propice à organiser la vie communautaire : réfectoire, cellules et communs. En 1991 le père Victor est intronisé officiellement comme higoumène par le métropolite Jérémie. En 2006 il fait construire une nouvelle église, devenue l'église principale (*katholikon*), dédiée à la Sainte Sagesse divine, et consacrée en 2012. L'office des funérailles, célébré le 19 août en présence de nombreux fidèles, a été présidé par le métropolite Emmanuel (Patriarcat œcuménique) qui a souligné le travail fécond du père Victor et la poursuite de la vocation du monastère de la Dormition.

* * *

Compte rendu de la deuxième rencontre juifs-chrétiens orthodoxes (Les Balmes, 20-23 août 2020)

Une deuxième session de rencontre entre juifs et chrétiens orthodoxes a été proposée cette année par l'association CODJ du jeudi 20 au dimanche 23 août 2020. Sans nous attarder comme l'an passé sur la spécificité de notre approche du dialogue en tant qu'orthodoxes, (voir le CR de la session : *Contacts* 269), nous avons mis l'accent cette année sur notre responsabilité ecclésiale personnelle et communautaire face à ce défi. En effet, nous sommes conscients des difficultés d'accueillir de façon appropriée et exacte l'héritage hébraïque et juif de notre propre tradition chrétienne, depuis les saintes Écritures juives, le Nouveau Testament jusqu'à la vie de l'Église en passant par l'immense patrimoine patristique et hymnographique. Dès l'ouverture de la session, Sandrine Caneri a insisté sur l'importance pour l'Église orthodoxe de proposer une théologie du judaïsme qui soit cohérente avec l'ensemble de sa théologie, et par conséquent d'œuvrer, humblement à notre mesure, pour sensibiliser nos théologiens et nos instituts à une véritable réflexion contemporaine. Il est important à ce titre de remettre les saints Pères dans leur contexte de formulation christologique : ils ont dû lutter pour édicter une théologie distincte de celle de la synagogue à une époque d'élaboration de la dogmatique chrétienne qui, sans perdre l'humanité du Christ, fasse droit à sa pleine divinité. Ainsi la question est la suivante : jusqu'où sommes-nous héritiers de nos devanciers et à quel moment, et sur quels points, nous nous en séparons, pour ce qui concerne la christologie d'une part, le rapport au monde juif d'autre part, car les deux questions sont liées ?

La première soirée, une vidéo de Pauline Bèbe, première femme rabbin de France , a illustré ce que signifie faire preuve d'une véritable ouverture à l'autre jusque dans sa tradition religieuse. Cette bonne introduction permettait de se décentrer, d'aller vers l'autre dans sa différence en se dépouillant soi-même de toute volonté de le changer. Le thème de cette session 2020, sans doute un peu large : « L'homme en quête de Dieu ou Dieu en quête de l'homme », était inspiré d'un livre d'Abraham Heschel, et voulait essayer de montrer la convergence et la spécificité des deux traditions dans leur approche du lien entre Dieu et l'homme. Le père Jean-Claude Gurnade a exposé les grandes lignes de l'anthropologie biblique et patristique débouchant sur la notion d'alliance où Dieu a toute l'initiative

et où l'homme s'éloigne souvent par son péché, d'où son effort pour passer de l'image à la ressemblance. Sandrine Caneri a proposé une réflexion sur la façon dont Dieu se révèle par sa Parole et comment l'homme essaie de répondre à son invitation. À partir de sa conscience aigüe qu'il est mortel, l'homme se tourne vers le seul qui donne la Vie, le Vivant par excellence. Et son chemin pour trouver le Vivant et s'unir à Lui, est celui tracé par nos Pères ascètes.

Pour le professeur Jean-Marc Chouraqui, l'homme cherche Dieu par la prière et particulièrement les psaumes, mais aussi par la liturgie et par l'étude de la Torah. Il a fait un exposé magistral sur le fait que dans un *midrash* Dieu appelle successivement son peuple « mon fils », puis « ma sœur », puis « ma mère », car Dieu fait de son peuple non seulement son partenaire, son égal, mais encore sa mère, renversant en quelque sorte l'ordre de création. Grâce à ce brillant professeur d'université la session fut plus studieuse que l'an passé selon le désir des participants, afin d'établir notre dialogue sur une base solide, qui sera approfondie par chacun au long de l'année. Nous souhaitons un dialogue sérieux et non simplement émotionnel. Ruth fut notre seconde référence juive, elle nous a introduits aux différentes étapes de la vie juive depuis la naissance jusqu'à la mort en faisant parfois des liens avec les étapes chrétiennes. Puis elle a animé le shabbat de façon très pédagogique, traduisant systématiquement toutes les prières en français et y ajoutant des explications très utiles. Compréhensibles par tous, elles ont pu être estimées à leur juste valeur. Ces belles prières se sont ainsi révélées souvent proches des nôtres. Une lecture complète de la parasha du jour « *Shoftim* » Les Juges (Dt 16,18 à 21,9), avec ses commentaires a été proposée. Nous avons eu un échange riche d'enseignements autour de la question des faux témoins ou de la lapidation. L'approche juive de ce texte nous a permis de partir de nos questions, nos révoltes, nos incompréhensions et d'approfondir notre interprétation, et finalement de mieux recevoir la Parole de Dieu. Cela nous a donné envie de poursuivre dans l'année l'étude de l'Ancien Testament par la lecture de la section juive de la semaine, car nous avons remarqué que peu d'entre nous connaissent le sens de l'Ancien Testament.

Chants et danses ont accompagné la joie de vivre ensemble le shabbat puis le dimanche en véritable fraternité. Alors que nous venions de tous les coins de France, nous nous sommes sentis comme une véritable famille, unis dans notre vie de foi, en quête d'approfondissement spirituel. Les tâches matérielles (épluchages, cuisine, couvert, vaisselle) assumées par tous, dans une fluidité magnifique, a permis de créer une atmosphère simple et bon enfant, où la rencontre de l'autre était toute naturelle. Comme l'an passé, nous avons été fidèles à l'office quotidien des matines et des vêpres, qui a aidé certains à échapper aux turbulences intérieures que peut provoquer

parfois le dialogue avec une autre tradition. Et le sommet de notre semaine fut notre Divine Liturgie dominicale, concélébrée par le père Michaïl (Vicariat) et le père Romain (Archevêché serbe) qui nous a donné une belle homélie sur le pardon. Nos temps de prière portés par un chœur improvisé autour du chef de chœur Rosemarie fut un enchantement. Cette chapelle des Balmes, dont le père Cyrille Argenti avait posé la première pierre, et où Mgr Stéphane, actuel métropolite d'Estonie, a tant célébré, reste habitée par ces présences d'Église qui nous ont précédés et portés. L'avenir dira les fruits que porteront ces rencontres dans les cœurs et dans l'Église. Nous remercions nos évêques de nous permettre un tel ressourcement en vérité.

Le Conseil d'Administration de CODJ
(Père Jean-Claude Gurnade,père Michaïl Evelson,
Jean Rehbinder, Rémy Guérinel, Alina Robin,
Sophie Hamel, Claudine Garcia, Sandrine Caneri)

* * *

Office interorthodoxe d'action de grâces et de commémoration des victimes de la COVID, Paris le 12 septembre 2020

À l'occasion de la pandémie de COVID en cours, un office pour les malades, ceux qui les soignent, ainsi que pour les défunts a été célébré le 12 septembre 2020 dans la chapelle de l'hôpital parisien de la Pitié-Salpêtrière. Cet office, qui a rassemblé plus d'une cinquantaine de fidèles orthodoxes de la région parisienne issus de différentes juridiction, avait été organisé par un groupe de laïcs. Ceux-ci avaient auparavant adressé une lettre aux membres de l'Assemblée des évêques orthodoxes de

France (AEOF), insistant sur le fait qu'après l'interruption des célébrations liturgiques durant le confinement sanitaire, le pire serait de retourner à « la vie d'avant », semée de divisions, alors qu'il redevient possible d'approcher le calice eucharistique. L'épreuve de la COVID a marqué la vie personnelle et ecclésiale de chacun et rendu urgent de poser un acte fraternel en organisant une prière commune à tous les chrétiens orthodoxes dans un lieu particulièrement porteur de sens : la chapelle d'un hôpital. Le président de l'AEOF, le métropolite de France Emmanuel, avait donné sa bénédiction à cette initiative et mandaté Mgr Marc (Patriarcat de Roumanie) qui a suivi la maturation du projet et présidé la célébration. Le diocèse catholique de Paris avait fraternellement mis à disposition la chapelle de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Les pères Marc Génin (Patriarcat de Serbie) et Wladimir Yagello (Vicariat de la Métropole du Patriarcat œcuménique) ont coordonné le déroulement de la célébration avec la collaboration du chef de chœur Serge Rehbinder. Mgr Elisée, évêque auxiliaire délégué par Mgr Jean (Archevêché des paroisses de tradition russe rattaché au Patriarcat de Moscou), s'est associé au message de Mgr Marc. Étaient aussi présents le père Anatole Negruta ainsi que le hiéromoine Joseph Pavlinciuc (Patriarcat de Moscou). « En ce temps de souffrance pour notre Église, je salue la persévérance des organisateurs et vous encourage à poursuivre dans cette voie » : c'est par ces mots que Mgr Marc a conclu l'office avant de souhaiter une nouvelle occasion de rassemblement de fidèles orthodoxes de toutes juridictions.

Prières extraites de l'office

Nous prions encore pour obtenir miséricorde, vie, paix, santé, salut, protection, pardon et rémission des péchés de tous les serviteurs de Dieu malades de la COVID, ici et dans le monde entier.

Nous te prions encore, Seigneur notre Dieu, d'entendre notre prière et notre supplication ; aie pitié de tes serviteurs par ta grâce et tes largesses, et exauce toutes nos demandes, pardonne leurs tous leurs péchés volontaires et involontaires, que nos prières et nos offrandes soient agréables devant l'autel de ta royauté, et protège-nous de tout ennemi visible ou invisible, de tout danger, de tout malheur et de toute affliction, délivre-nous de toute

maladie, accorde-nous santé et prospérité, nous te disons tous : Seigneur, écoute-nous et aie pitié de nous.

Jette ton regard miséricordieux, Maître ami des hommes, sur tes serviteurs malades et écoute les prières que nous apportons avec foi, comme tu nous l'as dit toi-même : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez et vous le recevrez et l'obtiendrez », et encore : « Demandez et il vous sera accordé » ; c'est pourquoi, bien que nous en soyons indignes, nous demandons en espérant ta miséricorde. Accorde ta grâce à tes serviteurs, exauce nos justes demandes et assure-nous des jours paisibles, doux et prospères. Disons tous : écoute-nous et accorde-nous dès maintenant ta grande miséricorde.

Nous prions encore le Seigneur notre Dieu, afin qu'il entende la voix de notre prière de pécheurs, et qu'il ait pitié de ses serviteurs malades et les protège de toute peine, malheur et affliction, de toute maladie de l'âme et du corps, qu'il leur accorde la santé et la prospérité ; disons tous : écoute-nous et accorde-nous dès maintenant ta grande miséricorde.

Nous prions encore afin que cette ville, toute ville et toute contrée soient préservés de la pandémie et de toute maladie, afin que notre Dieu bon et ami des hommes nous soit miséricordieux et indulgent, qu'il écarte de nous tout malheur, qu'il nous protège de toute menace et qu'il ait pitié de nous.

Nous prions encore pour tous ceux qui sont présents ici, et qui attendent de toi, grande et abondante miséricorde, pour tous nos frères et sœurs souffrants, et pour tous les chrétiens.

Nous prions encore afin que le Seigneur Dieu entende la voix de la supplication des pécheurs que nous sommes, et qu'il ait pitié de nous.

Exauce-nous, ô Dieu Notre Sauveur, espérance de toutes les extrémités de la Terre, et de ceux qui sont loin en mer, sois miséricordieux, sois propice, Maître, pour nos péchés et aie pitié de nous. Car tu es miséricordieux et ami des hommes, et nous te rendons gloire, Père, Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles.

Médecin des âmes et des corps, nous te prions d'un cœur contrit et nous te supplions, guéris les maladies, porte remède aux souffrances de l'âme et du corps de tes serviteurs souffrants, et pardonne-leur tous leurs péchés volontaires et involontaires, car tu es miséricordieux, et relève-les bientôt de leur lit de maladie, nous t'en prions, écoute-nous et aie pitié de nous.

Toi qui ne veux pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent, épargne et aie pitié de tes serviteurs malades, ô miséricordieux, chasse la maladie, toutes les souffrances et toute douleur, apaise le froid et la fièvre et étends ta main puissante, et ainsi que tu as agi pour la fille de Jaïre, relève-les de leur lit de maladie, et rends-les bien-portants, nous t'en prions, écoute-nous et aie pitié de nous.

Toi qui as guéri la fièvre de la belle-mère de Pierre par ton toucher, guéris aussi maintenant par ta miséricorde la maladie de tes serviteurs gravement souffrants, redonne-leur rapidement la santé, nous t'en prions, écoute-nous et aie pitié de nous.

Maître Seigneur notre Dieu, toi qui es riche en miséricorde et qui avec diligente sagesse guides notre vie, écoute notre prière, reçois notre repentir pour nos péchés, mets un terme à la nouvelle épidémie, tout comme tu as mis un terme au châtiment de ton peuple au temps du roi David. Toi qui es le médecin de nos âmes et de nos corps, accorde la santé à ceux qui sont atteints par la COVID, en les faisant promptement se lever de leur lit de douleur, pour qu'ils puissent te glorifier, toi le sauveur miséricordieux, et préserve de toute maladie ceux qui sont en bonne santé. Bénis, fortifie et garde Seigneur, par ta grâce, tous ceux qui avec amour pour les hommes et esprit de sacrifice soignent les malades dans leurs maisons, ou dans les hôpitaux ; éloigne toute maladie et souffrance de ton peuple et apprends-nous à apprécier la vie et la santé comme des dons qui viennent de toi. Accorde-nous, Seigneur, ta paix et remplis nos cœurs d'une foi inébranlable dans ta protection, d'espérance en ton aide et d'amour pour toi et pour notre prochain. Car c'est à toi qu'il appartient de nous faire miséricorde et de nous sauver, ô notre Dieu, et nous te rendons gloire : Père, Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles.

* * *

Article paru après la double explosion de Beyrouth (15 août 2020)

Après la double explosion de Beyrouth le 4 août 2020, faisant 181 morts et 6 500 blessés, Raymond Rizk, ancien secrétaire général du MJO, a publié le 15 août, dans la revue libanaise An Nour, un article où il écrit :

« Le temps devant une catastrophe n'est pas aux paroles mais à l'entraide et l'action. Tant le choc émotionnel est grand, on perd l'intérêt d'écouter

la parole de Dieu et la prière devient difficile. Et on peut arriver au point de se questionner sur le rôle de Dieu en ce qui nous arrive, et pourquoi Il l'a permis. Certains vont jusqu'à renier l'existence de Dieu, car s'Il existait, Il n'aurait pas permis de telles catastrophes, oubliant que leur cause avérée est souvent la faute des humains. D'autres encore, parmi les chrétiens fondamentalistes, s'empressent d'affirmer que Dieu désire les catastrophes pour punir les humains qui se détournent de Lui. […] C'est à nous de trouver les moyens de rappeler à ceux qui souffrent que Dieu est sorti avec nous de son silence, comme Il l'a fait avec Job, nous disant que nous pouvons par la foi, l'espérance et la confiance en Lui, surmonter les épreuves qui dépassent nos capacités humaines […]. Le Christ, qui a expérimenté les souffrances humaines, partage les nôtres. Il pleure avec nous et veut essuyer toute larme de nos yeux […]. Notre service des autres dans la tourmente nous éloigne de notre égo et de notre propre tourmente, et nous fait toucher du doigt la faiblesse humaine, et combien il est un roseau au gré du vent. Et la vue de nos mains salies par le sang, la boue et les bris de verre nous fait sortir de notre mentalité assiégée par les passions, satisfaite de ce que nous sommes et de ce que nous avons et voulant toujours plus, et nous fait acquérir l'humilité qui nous sauve […]. »

Bibliographie

D'eau et d'Esprit
suivi de Réflexions sur la mort
Alexandre Schmemann
Traduit du russe par Françoise Lhoest, Michel Sollogoub et Paul Toutchkov,
éd. des Syrtes, Genève, 2018, 343 p.

Voici en français des textes importants du grand théologien orthodoxe américain d'origine russe Alexandre Schmemann (1921-1983), créateur de la théologie liturgique, né à Paris, formé à l'Institut Saint-Serge et ayant vécu aux États-Unis. On se félicite de la réédition du texte constituant le premier volet de cet ouvrage : il s'agit de *D'eau et d'Esprit* (183 p.), livre désormais classique, mais épuisé. Paru en français en 1987 et déjà recensé dans le volume 142 de notre revue, l'A. y explique magistralement, en se fondant sur la liturgie, que le Baptême signifie une plongée dans la mort du Christ et sa résurrection. Il constitue donc notre naissance spirituelle au Ciel, dès ici-bas, avant même la mort biologique qui ne sera qu'un passage. L'A. rappelle que l'orthodoxie a gardé l'initiation baptismale complète de l'Église primitive comprenant le Baptême *stricto sensu*, la Chrismation et l'Eucharistie. La Chrismation nous fait prêtres, rois et prophètes, tandis que l'Eucharistie nous permet d'anticiper dès ici-bas le banquet du Royaume. Le deuxième volet de cet ouvrage, intitulé *Réflexions sur la mort*, rassemble deux textes inconnus jusque-là en français. *Ô mort, où est ton aiguillon ?* (38 p.) reprend une série de chroniques rédigées par l'A. dans les années 1970 pour les émissions de Radio Liberty destinées à l'URSS. On y trouve une réflexion sur la mort, cette abomination à laquelle tout est soumis en ce monde et la réponse de l'Église, à savoir que Dieu n'a pas créé la mort, que celle-ci est l'ennemi à détruire, la preuve étant l'expérience de la joie pascale, vécue comme avant-goût du Royaume. Désormais pour les chrétiens, la mort comme fin de la vie biologique est secondaire ; seule est redoutable la mort spirituelle, le fait d'être asservi au mal et séparé de Dieu. Enfin, *La Liturgie de la mort et la culture d'aujourd'hui* (100 p.) reprend le texte d'un cours que l'A. avait consacré à ce thème en 1979 au séminaire orthodoxe de Saint-Vladimir. On y trouve une critique au vitriol sur le traitement de la mort dans la culture contemporaine qui s'efforce de l'évacuer ou pervertit la manière de l'appréhender (ce que l'A. appelle la « sécularisation de la

mort »), mais aussi un commentaire inséparablement historique et spirituel des offices liturgiques orthodoxes liés à la mort. L'A. conclut entre autres choses : « En restituant à la mort et la liturgie de la mort leur authenticité, nous rendons du sens à la vie, à *cette* vie, parce que dans cette vie *rien n'est jamais perdu* » (p. 332). Ce livre apporte sur un thème a priori grave et pénible une méditation rafraîchissante et inspirée.

M. S.

L'Église orthodoxe en Belgique

Serge Model

Courrier hebdomadaire 2399-2340 du CRISP, Bruxelles, 2018, 60 p.

Cette description exacte, bien écrite, bien documentée, aussi impartiale que possible, met au fait des réalités actuelles autant que des événements de l'histoire locale de l'orthodoxie, tout en donnant une image théologiquement et spirituellement fidèle de ce qu'est, en-deçà des phénomènes historiques comme au-delà des diversités organisationnelles et de certaines discordances juridictionnelles, l'unité et l'unicité de l'Église orthodoxe. On y apprend, avec intérêt, la situation sociologique particulière, ancienne et actuelle de l'Église orthodoxe, son statut présent en droit public belge, et son évolution, tant du point de vue institutionnel que sociologique. Culte reconnu, dont les ministres agréés sont rémunérés par l'État, dont les paroisses reconnues, via leurs fabriques d'Église (responsables du temporel du culte), sont dotées de moyens financiers, l'orthodoxie, en Belgique, bénéficie du régime que la Belgique assure et à la laïcité organisée, et aux cultes représentatifs de la population belge. De surcroît, les écoles publiques « sont tenues d'offrir aux élèves, durant la période de scolarité obligatoire » – le primaire et le secondaire –, « la possibilité de suivre un cours de religion (de l'un des cultes reconnus) ou de morale non confessionnelle » (p. 37), à raison d'une heure par semaine au moins. À cela s'ajoute un droit à « des émissions religieuses sur les chaînes de radio et de télévision publiques et une aumônerie pénitentiaire » (p. 57). Par ailleurs, à l'image de l'AEOF s'est constituée, en Belgique, une « Conférence des évêques orthodoxes du Benelux (CEOB) » (p. 58). De plus, Bruxelles, siège de la Commission, est aussi le lieu d'« une représentation orthodoxe formelle auprès de

l'Union européenne » (p. 45) qui cherche à coordonner les représentations particulières que les différentes Églises ont établies par ailleurs. « Bien qu'il ne soit pas considéré comme l'autorité canonique de tous les orthodoxes de Belgique, le métropolite-archevêque local du Patriarcat œcuménique de Constantinople est reconnu – pour les matières liées au temporal du culte et plus généralement les relations avec l'Etat – comme le représentant unique des chrétiens orthodoxes du pays » (p. 57).

J.-C. P.

Généalogie de la religion

Nathan Devers

Éd. du Cerf, coll. « Passages », Paris, 2019, 248 p.

Ce titre déconcertera. On s'attendait à lire une étude, eût-elle été philosophique et théoricienne, sur la religion en soi. Eh bien non ! Bien qu'elle se présente comme une interrogation foncièrement philosophique à propos de la religion ou du religieux, elle ignore totalement et radicalement toute la tradition savante qui a créé la science, l'herméneutique et l'histoire des religions. De plus, l'A. ne s'occupe que de la religion mise en œuvre et attestée par la Bible – entendons l'Ancien Testament. Enfin, il entend en rester à « une lecture naïve du support biblique » (p. 59) pour s'employer à réfléchir à la généalogie qui articule le mouvement et le devenir du religieux, dont la relation fondatrice de Dieu et de l'homme puis les destinées d'Abraham et de Moïse manifestent les moments décisifs. Cette généalogie, il la pense à partir de la *Généalogie de la morale* de Nietzsche, substance d'intelligibilité qu'entoure, chez l'A., le bagage philosophique d'un Normalien formé à la philosophie contemporaine (hormis Platon, Descartes et Spinoza sont les références les plus archéologiques de la problématisation) et informé de certains aspects de la théorie de la littérature du XXe siècle. Cette lecture, construction-déconstruction des moments déterminants qui jalonnent la continuité mutante de cette religion, depuis son commencement jusqu'au seuil du christianisme, se situe, délibérément, en dehors de toute perspective théologique. On ne s'attendait pas, en lisant le titre, à une pareille restriction de contenu et à une semblable réduction méthodologique.

J.-C. P.

Comment la petite Lisa Pilenko est devenue sainte Marie de Paris

Xénia Krivochéine

Traduction du livre par Nikita Krivochéine et du poème par Serge Model, éd. Apostolia, coll. « Vie de saints », Limours, 2020, 101 p., avec illustrations.

Pour le 75e anniversaire de la mort en martyre de sainte Mère Marie (Skobtsov) à Ravensbruck en 1945, Xénia Krivochéine publie un petit livre accessible à tous, croyants comme aux agnostiques, sur une femme remarquable dont le nom appartient à l'histoire du XXe siècle. « Sa vie, souligne l'A. en introduction, est en quelque sorte similaire à celle de nombreux Russes ayant connu la révolution de 1917 et contraints à l'exil. Le 31 mars 1945 mère Marie périssait en martyre dans le camp de concentration nazi de Ravensbrück. » Le livre restitue en huit parties le destin exceptionnel de mère Marie, le tout suivi d'une « Chronique » de sa vie. L'ouvrage est agrémenté de nombreuses photos en noir et blanc.

M. S.

Les recensions sont de Jean-Claude Polet et Michel Stavrou.

CONTACTS

Revue orthodoxe de spiritualité et de théologie
Fondée en 1949
Association gestionnaire sans but lucratif (Loi 1901)
Siret : 538 027 335 00016

CONTACTS est une revue de langue française qui se situe dans la Tradition de l'Église orthodoxe et dans la perspective d'un rapprochement entre chrétiens.

Fondateurs : Jean Balzon (†) et Germaine Revault d'Allonnes (†)

Directeur de la publication : Alexandre Victoroff (9 allée d'Arques, Morsang-sur-Orge)

Comité de rédaction et de lecture :

Directeur : Michel Stavrou (redaction@revue-contacts.com)

Secrétaire : Olga Lossky-Laham

Autres membres : Père Michel Evdokimov (membre d'honneur), Juliana Lopoukhine-Pierre, père Grégoire Papathomas, Jean-Claude Polet, Noël Ruffieux et Michel Sollogoub.

Secrétaire administratif : Bertrand de Lagarde

Abonnements 2020 à CONTACTS

Abonnement annuel (4 numéros) – partant du 1er janvier

Union européenne + Suisse :
1 an : 39 € / 2 ans : 78 €

Autres pays :
1 an : 50 € / 2 ans : 100 €

Abonnement annuel de soutien : à partir de 55 €

Règlement de l'abonnement :

- Paiement en ligne sécurisé par carte de crédit via Paypal (+ 2 € de frais bancaires).
- Paiement par virement direct sur le compte courant de la revue Contacts :
  IBAN : FR53 2004 1010 1242 0426 8X03 367 / BIC : PSST-FRPPSCE
- Paiement par chèque :
  FRANCE : par chèque bancaire ou chèque postal.
  ÉTRANGER : par chèque bancaire compensable en France
  (les eurochèques ne sont pas acceptés).
  Les chèques sont à libeller à l'ordre de « Revue CONTACTS » et à envoyer à l'adresse ci-dessous :

CONTACTS **– 61 allée du Bois du Vincin, F-56000 Vannes**
Tél. / fax : 02 97 63 29 38 – e-mail : postmaster@revue-contacts.com

www.revue-contacts.com

Les abonnements à chacun des tomes annuels partent du 1er janvier et se renouvellent tacitement, sauf notification contraire, avant la fin de l'année en cours.

La publication de cette revue est rendue possible grâce au désintéressement de tous ses collaborateurs.
Imp. Orthdruk Printing House, Bialystok, Pologne
Commission Paritaire des Papiers de Presse N° 1105 G 80347 ISSN 0045-8325

CONTACTS

Revue orthodoxe de spiritualité et de théologie

Fondée en 1949 pour rapprocher les orthodoxes vivant en France en un témoignage « vécu » de l'orthodoxie en Occident, la revue *Contacts* a pour but de dégager l'essentiel du témoignage orthodoxe dans une attention pleinement ouverte à toutes ses expressions historiques et géographiques, en montrant dans chacune l'empreinte de l'universalité.

Elle désire promouvoir un lien qui n'enserre pas dans des limites étroites : textes de spiritualité, articles de théologie, de liturgie, d'histoire ecclésiale, chroniques viennent de tous horizons, et s'attachent aux problèmes contemporains comme à la réflexion directe sur l'Écriture, aux commentaires patristiques, à la pensée religieuse des XIXe et XXe siècles.

Ainsi *Contacts* s'efforce, en se plaçant sous l'obédience spirituelle de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, de manifester concrètement l'unité et l'universalité de l'Église orthodoxe dans l'espace et dans le temps, dans la perspective d'un rapprochement entre les chrétiens.

ISSN 0045-8325